GILBERT

COMÉDIE EN TROIS ACTES EN PROSE

PAR

PAUL FERRIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

76242

PERSONNAGES

LE COMTE DE ROQUEBRUNE.....	MM. Brindeau.
GILBERT.....	Pierre Berton.
LORIOL	Laute.
VALENTIN.....	Roger Cadet.
UN DOMESTIQUE.....	Fréville.
MARCELLE PONTALIER.....	Mmes Léonie Leblanc.
LA COMTESSE DE ROQUEBRUNE.....	Devin.
BLANCHE.....	Baretta.
ANNETTE.....	Noémie.

La scène de nos jours en Touraine.

GILBERT

ACTE PREMIER

Une serre formant terrasse au château des Pacaudières. Une large baie au fond, ouvrant sur un balcon abrité par une véranda. Vue du parc. Portes latérales des ailes du château. — Fleurs et feuillages. — A gauche du spectateur, un canapé. — Chaises à gauche et à droite au dessous. — Panier à ouvrage à gauche, deux coussins sur le canapé, un troisième à terre. A droite une table, chaises de chaque côté. — Sur la table, une sonnette. — Au fond, fauteuils de chaque côté de l'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE

LORIOL, MARCELLE, puis un domestique.

MARCELLE.

Ah! maître Loriol! Bonjour, maître Loriol! *

LORIOL.

Vous sortiez?

MARCELLE.

J'allais monter à cheval, mais n'importe, nous avons le temps de causer.

LORIOL.

Tudieu, vous êtes matinale!

MARCELLE.

Comme on l'est aux champs! Dormez donc au milieu de ce tintamarre d'oiseaux qui gazouillent, de poules qui pondent, de bœufs qui vont au labour, de moutons qui bêlent, et de

* Loriol, Marcelle.

chiens qui aboient! Mais vous, maître Loriol, quel bon vent vous amène sitôt aux Pacaudières?

LORIOL.

Vous avez reçu du papier timbré?

MARCELLE.

Une averse de papier timbré! mes adversaires en font une consommation...

LORIOL.

Je me doutais de cette recrudescence de procédure.

MARCELLE.

Au moment où le procès va se juger!

LORIOL.

Précisément! c'est la dernière sortie : on écoule les stocks de mitraille! Rien de particulier dans ces paperasses?

MARCELLE.

Voulez-vous y jeter le yeux?

LORIOL.

Je viens tout exprès; non pas que nous ayons rien à redouter; vous gagnerez votre cause en appel, comme vous l'avez gagnée en première instance.

MARCELLE.

Pourquoi donc cet acharnement à plaider?

LORIOL.

Pourquoi? cela paraît assez naturel. Monsieur Pontalier, votre défunt mari, vous lègue par testament une fortune évaluée à douze cent mille francs. Sa famille, représentée par sa sœur, madame de Labarre, se gendarme! Douze cent mille francs sont une proie bonne à disputer. Il est peu de testaments qui ne prêtent à la chicane. Que coûte d'essayer? Les frais? On court le risque, on critique le testament, et vous êtes assignée devant les tribunaux, pour voir déclarer, à la requête de votre belle-sœur, que feu votre mari, son frère, n'a point trop su ce qu'il faisait à l'heure solennelle où il rédigea ses dernières volontés! De même qu'ici bas tout arrive, tout se plaide! On ergote deux heures sur une conjonction! On se jette beaucoup d'arrêts à la tête, et pas mal de choses désagréables! on s'efforce d'endormir son juge, ou de le troubler! et, quand on se rendrait compte, au fond, qu'on soutient un procès insoutenable, on caresse pourtant cette pensée — encourageante — que la justice des hommes est moins infaillible que la justice divine.

MARCELLE.

Et si je perdais mon procès?

LORIOL.

Le ciel vous en garde!

MARCELLE.

Encore, qu'arriverait-il?

LORIOL.

Mais que feu monsieur Pontalier serait censé n'avoir pas fait de testament, et que sa fortune toute entière échoierait à ses héritiers naturels, à madame de Labarre, ce qui vous réduirait...

MARCELLE.

A la mendicité, Loriol....

LORIOL.

Rassurez-vous, cela n'arrivera pas. Voulez-vous me faire donner le dossier?

MARCELLE, sonne sur un timbre, paraît un domestique. A Loriol.

Asseyez-vous. (S'adressant au domestique.) Apportez à monsieur Loriol tous les papiers qui sont dans mon boudoir, sur le bahut de Chine. (Marcelle assise sur le canapé. — Loriol assis près du canapé.) Eh bien! vous ne me demandez pas des nouvelles de mes hôtes?

LORIOL.

Je suis impardonnable! Madame la comtesse se porte bien?

MARCELLE.

A merveille. Singulière et charmante femme, Loriol! mère de grands enfants déjà! et d'une ingénuité... à rendre des points à sa fille! Elle semble ne rien connaître de la vie, et n'y vouloir regarder qu'avec des lunettes roses!

LORIOL.

Pauvre comtesse!....

MARCELLE.

Vous la plaignez?

LORIOL.

Non, puisqu'elle ne se plaint pas! Mais je doute qu'une autre voulût se contenter du bonheur qu'elle s'est fait!

MARCELLE.

Sa confiance l'a préservée des malheurs de la vie.

LORIOL.

Oui! Sa confiance! une confiance universelle!... il n'est pas jusqu'à son mari qui n'en soit honoré!.... et le diable sait s'il la mérite.

MARCELLE.

Le comte de Roquebrune habite Paris une grande partie de l'année?

LORIOL.

Toute l'année! quelque temps après la naissance de leur fille, Blanche, il y fut appelé par une affaire, qui devait le retenir huit jours....

MARCELLE.

... Et il n'est plus revenu !

LORIOL.

Je vous demande pardon ! il est revenu... trois fois !.. la première, pour recueillir la succession d'un sien oncle ; la seconde, pour hypothéquer les biens de cette succession ; la troisième, pour les vendre !

MARCELLE.

Mais la comtesse ?...

LORIOL.

La comtesse excuse tout ! Le comte veut.... elle dit : Amen ! Leur séparation même ne saurait l'affliger. Cela plaît à monsieur le comte, donc cela est bien ! Et le monde, souvent impitoyable, n'a que de l'indulgence pour ce père.... dénaturé cependant ! « C'est un grand enfant, » dit-on à l'exemple de sa femme, et, grâce à ce brevet de grand enfant, le voilà qui abandonne la famille dont il est le chef, pour prolonger, à Paris, une existence notoirement fantaisiste ! qui croque son patrimoine à bouche-que-veux-tu, et ne se souvient du petit coin de terre où vivent les êtres qu'il devrait chérir et protéger, que quand ses pertes de jeu l'obligent à des emprunts, trop souvent répétés !

MARCELLE.

C'est un monstre, cet homme là !

LORIOL.

Eh ! non, madame, il n'est pas méchant ; il n'est que léger ! C'est un égoïste aimable, et un criminel.... inconscient, et les tribunaux eux-mêmes, si la justice avait rien à voir là-dedans, les tribunaux le relâcheraient comme ayant agi sans discernement !

MARCELLE.

Et Blanche ?

LORIOL.

Mademoiselle Blanche ?.... une enfant !

MARCELLE.

Les enfants sont plus impénétrables que les hommes ; leur candeur fourmille de surprises.

LORIOL.

Elle est d'une grande piété.

MARCELLE.

Et désire ardemment de rentrer au couvent ; une vocation irrésistible, m'a dit sa mère : le comte l'approuve...

LORIOL.

De loin !... et conséquemment la comtesse !

MARCELLE, souriant.

Oui.

LORIOL.

Mais pourquoi souriez-vous?

MARCELLE.

J'étudie Blanche, je ne la connais pas encore!

LORIOL.

Mais vous connaissez son frère, Gilbert?

MARCELLE.

Oh! lui, il ne cache rien! son cœur est sur sa main! une main de paysan...

LORIOL.

Et un cœur de gentilhomme!

MARCELLE

Gentilhomme... campagnard!

LORIOL.

Heureusement! la campagne l'a préservé! S'il eût vécu à Paris, il fût devenu ce que sont les autres! Ce qu'est son père! au lieu qu'il met, ici, sa plus grande gloire à collectionner des médailles aux concours les plus agricoles du département, et des départements limitrophes! une gloire qui en vaut bien d'autres!

MARCELLE.

Certes!...

LORIOL.

Sous l'écorce rugueuse, bat un cœur d'or, et c'est le meilleur du sang des Roquebrune, qui coule dans les veines de ce gentilhomme du Danube!... Une riche nature, allez!...

MARCELLE.

Riche, mais sauvage!

LORIOL, il se lève.

Oui, sauvage! qu'il y ait à élaguer, émonder, ébrancher, pardieu! mais c'est affaire, cela, à la future vicomtesse! et la besogne sera facile, car cet homme-là, cet ours, ours bon enfant d'ailleurs, et qui s'est fait terre-neuve pour sa jeune sœur, on le mènera par un fil de soie! Il est malléable comme l'or, et à part le chapitre de la loyauté, où vous trouveriez une barre de fer, vous en feriez ce que vous voudriez!

MARCELLE.

Fût-ce un parfait gentleman?

LORIOL.

Les femmes ont accompli d'autres prodiges!

MARCELLE.

En attendant, il m'amuse!

LORIOL.

Il est si gai, mon ours!

MARCELLE.

Votre ours! ne dirait-on pas que vous voulez le placer?

LORIOL, il se rasseoit.

Eh! eh! ne tergiversons pas! il y a une croisade contre vous.

MARCELLE.

Contre ma fortune : l'expédition des Argonautes!

LORIOL.

Non! vous avez confiance en moi! Je vous réponds des Roquebrune comme de moi-même; votre fortune est ce qui nous soucie le moins! Je dis nous... je me suis croisé avec les autres.

MARCELLE.

Beaucoup d'autres! Vous avez des alliés que vous ne soupçonnez pas! Ma famille entière, ma noble famille, qui me vit avec douleur épouser un roturier : ma tante la chanoinesse, qui me reproche sérieusement de laisser traîner mon veuvage en longueur; mon cousin le baron, qui brûle de me voir rentrer dans le giron de l'aristocratie; et mon oncle l'évêque, qui s'offre à venir tout exprès bénir mon second mariage!

LORIOL.

N'est-ce pas de quoi vous tenter?

MARCELLE.

Quant à vos agissements, il y a beaux jours que je les flaire : depuis que je me suis fixée aux Pacaudières, que n'a point fait la comtesse pour s'ouvrir mon intimité? Elle a frappé à ma porte, avec une persistance... qui lui a réussi, puisque, d'avances en avances, nous voilà les meilleures amies du monde!

LORIOL.

Vous voisinez...

MARCELLE.

Je les ai aux Pacaudières pour une quinzaine; le mois prochain, j'irai passer quinze autres jours à Roquebrune, et cela jusqu'à ce que...

LORIOL.

Vous ayez capitulé?

MARCELLE, elle se lève.

Non! maître Loriol, non! jusqu'à ce que, ces maudits procès terminés, l'hiver me ramène à Paris... où le comte saura bien empêcher, n'est-ce pas, que la comtesse vienne me relancer.

LORIOL.

Et quelle mine fait notre Gilbert dans tout cela?

MARCELLE.

Est-il donc de l'expédition?

LORIOL.

Mais le plus intéressé, ce semble! Jason lui-même!

MARCELLE.

Je vous jure qu'il n'y paraît pas! On me fait la cour, oui! mais il n'y est pour rien; et toutes ses galanteries se bornent à fournir abondamment ma table de lièvres et de perdrix, qu'il a la courtoisie d'exterminer sur mes domaines.

LORIOL.

Ah! si vous vous attendez à ce qu'il vous conte des fadeurs!

MARCELLE.

Mais, mon cher Loriol, je ne m'y attends pas! et le lui défendrais au besoin; d'abord, parce que je ne les aime guère, et ensuite, parce qu'il n'y gagnerait rien, attendu... Ah! voici que je parle comme vos papiers timbrés.

LORIOL.

Attendu?

MARCELLE.

Attendu que je suis résolue à ne point me remarier.

LORIOL.

Tant pis!

MARCELLE.

Pour moi?

LORIOL.

Non! pour Gilbert.

MARCELLE.

Je doute que ma résolution l'afflige beaucoup.

LORIOL.

A vrai dire, j'en doute aussi! Cependant ce mariage me souriait, à moi; quelques brèches que le comte ait pu pratiquer dans son patrimoine, mademoiselle Blanche entrant au couvent, Gilbert sera riche; et, sage, rangé, économe, faisant valoir lui-même ses propriétés...

MARCELLE.

Prenez mon ours!

LORIOL.

Eh! oui, prenez-le... en confiance!

Le domestique entre de droite.

MARCELLE*.

Merci! mais voici votre dossier, et j'entends Froufrou, ma jument, qui piétine d'impatience. Au revoir, maître Loriol! vous déjeunez avec nous?

* Loriol, Marcelle.

LORIOL.

J'y comptais bien !...

MARCELLE.

A tantôt !

LORIOL.

Bonne promenade !

MARCELLE.

Merci.

Elle sort par le fond.

SCÈNE II

LORIOL, puis LA COMTESSE.

LORIOL.

Si ce mariage-là va tout seul.... je serai le plus étonné des notaires ! Pardieu ! toutes les convenances ! mais la passion ? la passion ? c'est le fonds qui manque. (Prenant les papiers.) Pas grand'chose là dedans.... des inepties.... à la ligne !

LA COMTESSE, entrant de gauche *.

Cher monsieur Loriol !

LORIOL.

Madame la comtesse !

LA COMTESSE.

Je ne m'étais pas trompée ! de ma fenêtre j'avais vu un cabriolet et un cheval blanc s'engager dans l'avenue...

LORIOL.

Et vous vous êtes écriée ?...

LA COMTESSE.

C'est maître Loriol !

LORIOL.

Le cheval blanc ! Nous sommes pourtant trois chevaux blancs dans le canton : le curé, le médecin, et moi... On peut s'y tromper.

LA COMTESSE.

J'étais sûre que ce serait vous : j'avais à vous parler !

LORIOL.

Alors !

LA COMTESSE.

Nous sommes seuls ?

LORIOL.

Madame Pontalier est sortie à cheval.

* La comtesse, Loriol.

LA COMTESSE.

Je guettais son départ! Gilbert est à la chasse, et Blanche dit son bréviaire dans sa chambre. Monsieur le comte m'a écrit.

LORIOL.

Ah! il a besoin d'argent?

LA COMTESSE.

Vos railleries portent à faux, maître Loriol! il n'est pas question de ce que vous dites, mais du mariage de Gilbert!

LORIOL.

Monsieur le comte veut bien approuver nos projets?

LA COMTESSE.

Pleinement! et de plus, il m'engage à nous hâter, et me presse de conclure.

LORIOL.

Conclure? en sommes-nous là?

LA COMTESSE.

Monsieur le comte montre une impatience...

LORIOL.

Qu'il explique?

LA COMTESSE.

Qu'il n'explique pas; mais ses désirs sont des ordres pour moi.

LORIOL.

Encore faut-il?

LA COMTESSE.

Est-ce que vous verriez des difficultés, vous?

LORIOL.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous voyez mal!

LORIOL.

Vous croyez que madame Pontalier?...

LA COMTESSE.

Je ne dis pas qu'elle soit folle de Gilbert, non!

LORIOL.

Ah! elle n'est pas folle...

LA COMTESSE.

Mais Gilbert lui plaît beaucoup! sa bonne humeur la divertit! Elle rit de ses saillies, en femme qui n'est pas indifférente! Elle est pleine d'indulgence pour ses petites brusqueries! et chaque fois que je tance mon fils à propos de ce laisser-aller qui fait mon désespoir, vous le savez, elle prend sa défense avec une bonne grâce toute significative!

LORIOL.

Vous m'en direz tant! en sorte que?...

LA COMTESSE.

Je ne tarderai pas à faire ma demande, et aussitôt que Gilbert connaîtra mes intentions...

LORIOL.

Il ne les connaît pas encore ?

LA COMTESSE.

Non! vous savez comment est mon fils!... j'ai préféré qu'il vît madame Pontalier sans... prévention; qu'il la vît de près, comptant que l'amitié, inconsciemment, fraierait le chemin à l'amour.

LORIOL.

Et l'amitié a joué ce rôle de cantonnier?

LA COMTESSE.

N'en doutez pas! à cette heure, Gilbert est sérieusement épris de sa future.

LORIOL.

Sérieusement épris?...

LA COMTESSE.

Sérieusement! les yeux d'une mère ne se trompent point à ces choses là!

LORIOL.

Pardieu! les lunettes roses!

SCÈNE III

Les Mêmes, GILBERT.

GILBERT, entrant du fond à reculons, costume de chasse très-débraillé, à la cantonnade *.

Eh! Valentin! une bonne pâtée aux bassets! Ils ont gagné la soupe, les braves chiens! Bonjour, maman, vous avez bien dormi, maman?

LA COMTESSE.

Dans quel état vous êtes-vous mis!

LORIOL.

Monsieur le vicomte.

GILBERT.

Bonjour, maître Loriol! ça va bien, maître Loriol? (Il lui secoue le poignet.)

LORIOL.

Lâchez-moi!

GILBERT.

Moi aussi, merci! — Ah! Valentin, Finette boite, regarde

* La comtesse, Gilbert, Loriol.

donc ! ces gueux de taillis ! elle aura prisquelque épine sous le pied. — Vous n'êtes pas venu à pattes, maître Loriol ?

LORIOL.

Non ; en cabriolet.

LA COMTESSE.

Gilbert !

GILBERT.

Blanchette est levée ? Bon ! Sacrebleu ! La belle matinée ! Et une rosée !... Les chiens trouvaient...

LA COMTESSE.

Mon fils !

GILBERT.

Encore n'avons-nous pas eu de chance ! Un satané renard dont ils ont pris le pied.....

LA COMTESSE.

M'écouterez-vous enfin ?

GILBERT.

Oh ! Pardon, maman, pardon ! Vous allez me gronder !

LA COMTESSE.

Regardez un peu comme vous êtes fait !

GILBERT.

Ca ? C'est les ronces !

LA COMTESSE.

Quel équipage !

GILBERT.

De braconnier ! Les vrais chasseurs, les braconniers ! Foin de ces mirliflores qui viennent faire l'ouverture en Nemrods d'opéra-comique, avec un sac neuf, un chien neuf, et un fusil neuf, où saint Hubert a écrit, sur le canon, le précepte divin : « Tu ne tueras point ! » Des empaillés ! qui mettent des gants gris-perle, et craignent de mouiller, dans l'herbe haute, leurs bottines vernies ! Des chasseurs ? Eux ? Allons donc !

LA COMTESSE.

Votre veste est en haillons.

GILBERT.

Le beau malheur ! Ma veste de chasse ! on la rapiècera, ma mère ! Et puis, voyez-vous, comtesse, s'il vous arrivait de rouler un joli levraut de six livres, et si ce levraut devallait dans un trou.... Quel trou, jour de Dieu ! Quand il y aurait des cailloux comme des couteaux, et des épines comme des lardoires ! non, je voudrais vous y voir ? — Ma veste a des accrocs, maître Loriol, mais ma réputation n'en a pas ! Demandez à Valentin ? à quatre-vingt-dix pas !...

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Gilbert!

GILBERT.

Je suis sage, maman! consultez votre notaire!

LORIOL*.

En conscience, je trouve qu'il a pris la vie du bon côté.

LA COMTESSE.

Mais voyez cet accoutrement! qui reconnaîtrait là-dessous le vicomte de Roquebrune?

GILBERT.

Bon! puisque le temps n'est plus des pourpoints de soie et des cottes de mailles, puisque tout le monde s'habille comme tout le monde, autant se déguiser en homme des champs qu'en gravure de modes! Notre noblesse est un peu montagnarde, maman :

Mais la botte de fer chausse l'éperon d'or!

LA COMTESSE.

Vous oubliez que vous n'êtes plus un enfant.

GILBERT.

En êtes-vous bien sûre?

LA COMTESSE.

Vous frisez la trentaine.

GILBERT.

La trentaine? vous n'êtes pas coquette, maman!... vingt-sept printemps! pas plus!

LA COMTESSE.

C'est l'âge de vous marier!

GILBERT.

Me marier? Oh! ma mère, que vous ai-je fait?

LA COMTESSE.

Vous êtes insupportable!

GILBERT.

Alors pourquoi donner à une pauvre créature du bon Dieu la douleur de me supporter?

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas la prétention de rester....

GILBERT.

Célibataire? Je l'avais.

LA COMTESSE.

Vous portez un nom qui ne doit pas s'éteindre.

GILBERT.

Je m'éteindrai bien, quelque jour! pourquoi mon nom ne ferait-il pas comme moi?

* Loriol, la comtesse, Gilbert.

LA COMTESSE.

Vous raisonnez comme un enfant !

Elle va s'asseoir sur le canapé.

GILBERT.

Preuve qu'il ne faut pas me faire faire acte d'homme mûr ! Loriol ! ami Loriol ! à la rescousse ! vous qui êtes vieux garçon !

LORIOL.

Moi, c'est différent !

GILBERT.

Ah ! traître, vous m'abandonnez !

LORIOL.

Sur ce terrain, oui !

Il va s'asseoir près du canapé.

GILBERT.

Mais vous n'avez pas pris femme, vous !

LORIOL.

Mais je dis avec le père capucin : Faites comme je dis, et non pas comme je fais !

LA COMTESSE.

Monsieur Loriol a la sagesse de penser, d'accord avec moi et votre père...

GILBERT, il s'asseoit.

Ah ! mon père pense aussi ?...

LA COMTESSE.

Vous connaissez sa sollicitude !

GILBERT.

Elle n'était pas gênante !

LA COMTESSE.

Gilbert !

GILBERT.

Mais aussi, maman, pour la première fois que mon père s'occupe de moi, convenez que je joue de malheur !

LA COMTESSE.

Vous méconnaissez son affection, mon fils ! au milieu des affaires dont le soin nous sépare... momentanément, votre père ne vous oublie pas, et il estime, avec moi, que le moment est venu pour vous...

GILBERT.

De prendre une fille d'Eve qui me chassera du paradis ?

LORIOL.

Non, mais une femme charmante qui l'embellira de sa présence !

GILBERT.

Une femme charmante? il n'y a plus à répliquer! Vous le voulez? Le sacrifice s'accomplira.

LA COMTESSE.

Je vous parle sérieusement, Gilbert!

GILBERT.

Je me marierai donc!... tôt ou tard... ne vous pressez pas! — A votre aise... mûrement... cherchez-moi une femme...

LA COMTESSE.

C'est fait!

GILBERT.

Déjà?

LA COMTESSE.

Nous avons la femme!

GILBERT.

Un guet-à-pens?

LORIOL.

Madame la comtesse dit: Nous avons; c'est encore un lièvre à prendre!

LA COMTESSE.

Un lièvre : c'est l'affaire de Gilbert!

GILBERT.

Ma spécialité! — Et ce lièvre gîte?

LA COMTESSE.

Au château des Pacaudières.

GILBERT.

Madame Pontalier?

LORIOL.

C'est son nom.

GILBERT, il se lève.

Je respire!

LA COMTESSE.

Vous dites?

GILBERT.

Que nous m'avez fait une belle peur, et que je suis rassuré maintenant.

LA COMTESSE

Pourquoi rassuré?

GILBERT.

Parce que madame Pontalier n'est pas la femme charmante qui embellira mon paradis de sa présence, maître Loriol!

LORIOL.

Vous êtes difficile!

GILBERT.

C'est elle qui le sera, par bonheur! or çà, quelles illusions

vous faites-vous donc sur mon compte, que vous pensiez à madame Pontalier pour moi ?

LA COMTESSE, elle se lève.

Mais, mon fils ..

GILBERT.

Mais, ma mère, vous vous abusez étrangement ! Est-ce que je suis bâti pour cette femme, toute distinction et toute élégance ? N'y a-t-il pas un abîme entre mes allures campagnardes et ses manières aristocratiques ? Pauvre madame Pontalier ! quel crime a-t-elle commis, que vous ayez formé le complot de l'enchaîner à moi ?

LORIOL, il se lève.

Serait-elle tant à plaindre d'épouser un brave garçon ?...

GILBERT.

Qui n'est pas son fait ? Oui ! je ne lui conviens pas, pas plus qu'elle ne me convient... en mariage, entendons-nous ! parce qu'en amitié, c'est autre chose : en amitié, elle me va !

LA COMTESSE.

Eh bien ?

GILBERT.

Mais je me sens incapable de faire son bonheur, et je préfère déclarer forfait d'ores et déjà.

LA COMTESSE.

Rendez-vous mieux justice, Gilbert !

GILBERT.

Sans parler d'un autre obstacle.

LA COMTESSE.

Lequel ?

GILBERT.

Madame Pontalier n'a-t-elle pas une fortune considérable ?

LA COMTESSE.

Oui, mais la nôtre...

GILBERT.

La nôtre ? il y a deux parts à en faire !...

LA COMTESSE.

Blanche ne veut pas se marier : sa vocation la rappelle à son couvent, en quoi elle est d'accord avec le vœu de votre père !

LORIOL *.

L'écart, d'ailleurs, ne serait pas tel qu'il vous puisse être un scrupule ! Madame Pontalier a plus d'un million, mais vous êtes assez riche pour l'épouser, et si c'est à la conquête de la Toison d'or qu'on vous mène, croyez, mon cher Gilbert,

* La comtesse, Gilbert, Loriol.

que l'or de cette Toison, c'est moins les revenus qu'a pu laisser monsieur Pontalier à sa veuve, que le charme, la grâce, l'esprit et le cœur de cette jeune femme, aussi digne de vous que vous l'êtes d'elle.

GILBERT.

Vrai Dieu! ma mère, quel avocat vous avez pris là!

LA COMTESSE.

Maître Loriol a raison, et dès aujourd'hui...

GILBERT.

Si vite?

LORIOL.

C'est beaucoup de hâte!

LA COMTESSE*.

Laissez-moi faire! avant deux mois, madame Pontalier sera vicomtesse de Roquebrune, et le jour est proche, mon enfant, où vous me remercierez d'avoir imposé ma volonté! (Elle l'embrasse, puis va à Loriol, bas.) Regardez, Loriol, s'il n'est pas charmant, mon fils?

LORIOL, bas.

Nous sommes faibles, vous et moi!

LA COMTESSE, bas.

Je vais écrire au comte que c'est chose faite.

LORIOL, bas.

Ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir... marié.

LA COMTESSE, bas.

Puisque Gilbert consent!

LORIOL, à part.

Ma parole, elle le croit irrésistible!

Sort la comtesse à gauche.

SCÈNE IV

LORIOL, GILBERT**.

Gilbert se promène en sifflant une fanfare de chasse.

LORIOL.

Vous boudez?

GILBERT.

Il n'y a pas de quoi, mordieu! quel capucin! je me souviendrai de vos bons offices!

* Gilbert, la comtesse, Loriol.

** Loriol, Gilbert.

LORIOL.

Ce sera de la reconnaissance.

GILBERT.

Allons donc! vous en serez pour votre courte honte! Et madame Pontalier a trop de goût pour ne pas vous envoyer à tous les diables, vous, et votre piteux protégé!

LORIOL.

Cela se pourrait faire.

GILBERT, bourrant sa pipe.

On voudrait nous marier, ma mie! vous donner une rivale! une rivale qui ne pourrait pas vous.... sentir! et qui vous briserait! — Jamais! (Il allume une allumette.) Adieu! maître Loriol, adieu! je vais aller voir mes chiens! de vrais amis, eux!... Et qui ne parlent pas de me marier!

Il sort par le fond en continuant sa fanfare.

SCÈNE V

LORIOL, puis BLANCHE, entrant de droite.

LORIOL.

Ingrat!.. (Retournant s'asseoir à gauche de la table de droite.) Voyons ces dossiers!

BLANCHE *.

Vous êtes seul, monsieur Loriol.

LORIOL.

Seul, mademoiselle; madame la comtesse est rentrée dans sa chambre, et monsieur votre frère est allé rendre visite à de vrais amis, qui ne parlent pas de le... qui ne parlent pas!

BLANCHE.

Ah! — vous étiez occupé?

LORIOL.

Non, je parcourais ces dossiers... vous aviez quelque chose à me dire?

BLANCHE.

Rien! bonjour, voilà tout! — Ce sont des dossiers qui concernent madame Pontalier?

LORIOL.

Oui.

BLANCHE.

Relatifs à son procès contre madame de Labarre?

LORIOL.

Justement.

* Blanche, Loriol.

BLANCHE.

Pensez-vous que madame Pontalier gagne ce procès?

LORIOL.

Je n'en doute pas.

BLANCHE.

Oh ! tant mieux !

LORIOL.

N'est-ce pas? Vous aimez madame Pontalier, vous?

BLANCHE.

Elle est si bonne !

LORIOL.

Cela est vrai.

BLANCHE.

Et puis, je ne suis pas fâchée que madame de Labarre n'hérite pas !

LORIOL.

Ah ! elle n'est pas bonne, madame de Labarre?

BLANCHE.

Je ne dis pas!... mais songez donc! un million de plus lui donnerait des prétentions !

LORIOL.

Quelles prétentions?

BLANCHE.

Je ne sais trop!.. la fortune en donne toujours! — Qu'est-ce qu'elle peut avoir?

LORIOL.

Qui?

BLANCHE.

Madame de Labarre? Elle n'est pas riche, riche?

LORIOL.

Non ; dix à douze mille livres de rentes environ.

BLANCHE.

Bien moins que nous, alors?

LORIOL.

Bien moins.... quel intérêt?

BLANCHE, elle remonte la scène.

Pure curiosité!... (Redescendant à droite.) — Il fait beau temps aujourd'hui ! *

LORIOL.

Vous n'êtes pas sortie dans le parc?

BLANCHE.

Non, j'avais mes dévotions à faire ! A quel âge peut-on se marier sans le consentement de ses parents?

* Loriol, Blanche.

LORIOL.

A quel âge on peut?... Est-ce pour vous que vous le demandez, mademoiselle Blanche ?

BLANCHE.

Pour moi ! vous pensez bien que non, monsieur Loriol !... Pour une de mes amies.

LORIOL.

Une amie de couvent?

BLANCHE.

Oui.

LORIOL.

A vingt-un ans, elle pourra...

BLANCHE.

Oh ! ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, mais de son amoureux !

LORIOL.

L'amoureux, c'est différent : à vingt-cinq ans...

BLANCHE.

Quatre ans plus tard ?

LORIOL.

Quatre ans plus tard.

BLANCHE.

Pourquoi cette différence ?

LORIOL.

Parce que les législateurs ont supposé que la raison venait plus vite aux filles qu'aux garçons.

BLANCHE.

C'est très-juste, et les... législateurs, comme vous dites, ont été bien aimables d'en convenir ! Car c'est des hommes qui ont fait le code?

LORIOL.

Les femmes mariées prétendent que cela se voit assez !

BLANCHE.

Pourquoi donc, monsieur Loriol?

LORIOL.

Vous le saurez un jour, mademoiselle... ou plutôt, vous ne le saurez pas, puisque vous voulez retourner au couvent.

BLANCHE.

Ma mère vous l'a dit?

LORIOL.

Ai-je été indiscret?

BLANCHE.

En aucune façon ! — Approuvez-vous cette résolution, vous?

LORIOL.

Mademoiselle... ce sont des questions... délicates... qui ne me regardent pas.

BLANCHE.

Mais si vous aviez une fille, en feriez-vous une religieuse?

LORIOL, il se lève.

Il faudrait que sa vocation fût diablement invincible!...

BLANCHE.

Vous ne voyez plus madame de Labarre?

LORIOL.

Non; je la voyais peu déjà, mais, depuis que je suis devenu le conseil de madame Pontalier, nos relations ont été tout-à-fait rompues.

BLANCHE.

Comme les nôtres; maman était très-bien avec elle, autrefois; à moitié procès, cela s'est absolument gâté! Madame de Labarre ne nous pardonnera pas d'avoir accepté l'hospitalité de son ennemie!

LORIOL.

Cela ne vous importe guère à vous!

BLANCHE.

En effet.

LORIOL.

Elle a un fils, madame de Labarre?

BLANCHE.

Je crois que oui!

LORIOL.

Vous n'en êtes pas certaine?

BLANCHE.

Si! je l'ai rencontré quelquefois chez sa mère.

LORIOL.

On en disait grand bien!

BLANCHE.

De Tristan?

LORIOL.

Tristan?

BLANCHE.

Monsieur Tristan! nous nous sommes connus tout enfants, et parfois encore, il m'échappe de dire...

LORIOL.

... Tristan, tout court.

BLANCHE.

Un ami de jeux, n'est-ce pas très-naturel!

LORIOL.

Très-naturel ! Et madame de Labarre a de l'ambition pour son fils ?

BLANCHE.

Pensez donc, si elle gagnait son procès !

LORIOL.

Vous dites bien ! mais il n'est pas en âge de se marier, monsieur Tristan !

BLANCHE.

Je vous demande pardon !

LORIOL.

Je lui croyais vingt ans au plus.

BLANCHE.

Dites vingt-cinq, monsieur Loriol ! vingt-cinq ! dans huit jours !

LORIOL.

Vingt-cinq ?... il sera donc, avant peu, dans les conditions dont vous me parliez !

BLANCHE.

Quelles conditions ?

LORIOL.

De l'article 148 !

BLANCHE.

Je ne sais pas.

LORIOL.

Titre V, chapitre premier, libre de se marier sans le consentement. .

BLANCHE.

Ah ! oui ! titre V ? chapitre 1er ? article... ?

LORIOL.

148 et suivants... — mais il ne s'agit pas de lui !

BLANCHE.

Oh ! non ! (A part.) — 148 et suivants.

LORIOL.

Et vous ferez, mademoiselle, une charmante petite nonne, sous votre cornette blanche... qui ne sied pas moins, allez ! que la couronne des mariées.

BLANCHE.

Je pense exactement comme vous.

LORIOL, à part.

C'est gentil, l'innocence !... ça ne sait pas mentir !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, GILBERT, entrant du fond.

BLANCHE *.

Ah! voici mon frère!

GILBERT.

Bonjour, Blanchette; comme vous descendez tard, mademoiselle!

BLANCHE.

J'ai dit mes oraisons avant de descendre.

LORIOL, à part.

Ses oraisons!

GILBERT.

C'est très-bien, ma mie, de dire tes oraisons ; — mais une promenade matinale dans le parc ne serait pas moins bien, et pour ta santé vaudrait mieux ! va te promener!

BLANCHE.

Je vais cueillir des fleurs pour renouveler les jardinières...

GILBERT.

Est-ce que tu emmènes M. Loriol?

LORIOL **.

Non, j'emporte ce dossier sous les arbres... je connais un banc de gazon où l'on est merveilleusement assis pour lire de ces choses.

GILBERT.

Sybarite!

LORIOL.

A propos, vos vrais amis ne vous ont rien dit!

GILBERT.

Ils ont aboyé de joie en me revoyant! et ces aboiements signifiaient...

LORIOL, l'interrompant.

Epouse Marcelle... si toutefois elle veut bien!

BLANCHE, au fond.

Venez-vous pas, monsieur Loriol?

LORIOL.

Me voici, sœur Blanche!

Ils sortent par le fond.

* Gilbert, Blanche, Loriol.

** Gilbert, Loriol, Blanche, à la porte du fond, s'apprêtant à sortir.

SCÈNE VII

GILBERT, puis MARCELLE entrant du fond.

GILBERT.

Loriol me nargue ! patience ! rira bien qui rira le dernier !... que ma mère s'expose à ce refus, elle est excusable, étant ma mère ! mais moi ? je passerais pour bête, ou fat, ce qui est à peu près synonyme ! (Il remonte au fond et regarde.) La voilà, madame Pontalier ! elle est très-élégante en selle !... hop !... comme elle a franchi ce ruisseau !... C'est une écuyère pour de vrai ! .. Ah ! la bête n'en veut plus ! elle la ramène à la barrière !... l'autre se dérobe encore... Elle va se faire désarçonner ?... Non ! elle tient bon ! quelle correction !... quels coups de cravache !... cela promettrait !... qui cédera ?... pas la femme, pardieu !... et hop ! Elle a sauté ! ce que femme veut ! (Il redescend.) Et tandis que, en liberté, sur sa belle jument de pur sang, elle savoure toutes les douceurs du veuvage, on trame dans l'ombre contre cette liberté !... jusqu'à Loriol ! — Ma mère fera comme elle a dit, et sa démarche sera couronnée du plus fameux des camouflets !... et il faudra quitter les Pacaudières... au moment où je commençais de m'y accoutumer... quand on aurait pu jaser à cœur ouvert, le soir, sur la terrasse, et le jour galoper à travers bois !... quand, la glace rompue, on pouvait s'aimer de bonne amitié... et quand je sais, sur le domaine, trois magnifiques compagnies de perdrix rouges...

MARCELLE, entrée doucement derrière lui *.

A quoi songez-vous là, monsieur Gilbert ?

GILBERT.

A trois compagnies de perdreaux... Oh ! pardon ! vous allez bien ?

MARCELLE.

Oui, merci ! avez-vous été heureux ce matin ?...

GILBERT.

Très heureux ! vous avez beaucoup de gibier aux Pacaudières !

MARCELLE.

Il y a si longtemps qu'on n'y a chassé.

GILBERT.

J'avais pris les courants pour les entraîner un brin...

MARCELLE.

Je vous ai entendu partir !

* Marcelle, Gilbert.

GILBERT.

Cornes de cerf! nous vous avons éveillée!... Ces pauvres chiens étaient si gais de sortir! ils ont fait une musique dans la cour!... Je pensais bien qu'ils vous sonnaient la diane.

MARCELLE.

Très-gaiement! et je ne leur en veux pas : cela m'a donné l'occasion de monter à cheval.

GILBERT.

Je vous ai vue revenir. Sacrebleu! vous êtes solide! Est-ce que votre bête est difficile?

MARCELLE.

Froufrou? Non! mais elle a des caprices...

GILBERT.

... De jolie femme! et vous les lui faites passer, par un procédé... qui n'est malheureusement pas de mise dans notre monde!

MARCELLE.

Oh! oh! malheureusement?... Vous battriez les femmes, vous?...

GILBERT.

Il y en a que je battrais.

MARCELLE.

De quel côté avez-vous chassé?

GILBERT.

Sur les coteaux... et au fait... qui est-ce qui s'occupe de vos terres?

MARCELLE.

Personne. Loriol m'a persuadé de ne pas prendre de régisseur... pour être moins volée!

GILBERT.

Personne... on s'en doute de reste! j'ai vu travailler de vos valets!... mort de ma vie! quels encroûtés!

MARCELLE, elle s'asseoit.

Que voulez-vous que j'y fasse?

GILBERT.

Vous? rien, pardieu... mais si j'en étais réduit à gagner ma vie, je voudrais être votre fermier!

MARCELLE.

Vous ne me voleriez pas?

GILBERT.

Non!... et je vous jure que les Pacaudières vous rendraient deux fois ce qu'elle peuvent vous donner!

MARCELLE.

Vous vous occupez beaucoup d'agriculture?

GILBERT.

Que faire à la campagne? — Et sans compter le rapport, quel intérêt!... On se passionne pour toutes ces choses!... une belle récolte!... un bel étalon!... une belle machine!... Oh! les machines! il y en a qui sont si intelligentes!... j'ai une faucheuse, que j'ai perfectionnée, je m'en pique : en une heure, avec deux chevaux, elle abat le travail que ne feraient pas douze hommes dans tout un jour!

MARCELLE.

Cela doit être très-intéressant, en effet!

GILBERT.

Très-intéressant, vous verrez, quand vous viendrez à Roquebrune!... mais voilà!... y viendrez-vous seulement?...

MARCELLE.

Pourquoi non? n'ai-je pas promis?

GILBERT, il s'assoit.

Vous avez promis... mais promettre et tenir sont deux... et vous ne prévoyiez pas alors... que des raisons... surviendraient qui... que...

MARCELLE.

Eh! monsieur Gilbert! je ne vous connaissais pas cette infirmité...

GILBERT.

... De bredouiller?... ça ne m'est pas habituel... mais dans cette circonstance!... Bref!.., sans aller chercher midi à quatorze heures... vous plaît-il que je vous épouse?

MARCELLE.

Ah! mon Dieu! que me proposez-vous là?...

GILBERT.

D'abord, ce n'est pas moi qui vous le propose, et je vous supplie de croire...

MARCELLE.

Vous me rassurez! Car en vérité cette demande à brûle-pourpoint...

GILBERT.

Eh! je sais bien que je pèche contre toutes les règles du savoir-vivre!... que je mets les deux pieds dans le plat de l'étiquette!... et que je devrais... mais je ne sais pas, et je n'ai pas le temps! — Je vous pose une question carrée... répondez carrément!... et ne craignez pas de me porter un coup, allez! je m'y attends!... Non! hein?...

MARCELLE.

Vous vous attendez?...

GILBERT.

... A ce que vous répondrez non; et voilà pourquoi j'ai

voulu causer franchement avec vous, avant les... hostilités que ma pauvre mère ne tardera pas à ouvrir.

MARCELLE.

Déjà?

GILBERT.

Déjà!... et en dépit de mes résistances...

MARCELLE.

Vous avez résisté?

GILBERT.

Energiquement! mais Loriol, le renégat de Loriol, a passé à l'ennemi.

MARCELLE.

Et me direz-vous sincèrement ce que vous pensez des projets de madame votre mère?

GILBERT.

J'en pense... que vous êtes la plus ravissante des femmes, et que je suis absolument indigne de vous épouser! Que la grande dame, la parisienne élégante, la séduisante mondaine que vous êtes n'est point faite pour le rustre que je suis!... et que songer à nous appareiller me paraît une monstruosité non moins prodigieuse que l'idée saugrenue de ce fermier, dont Schiller conte la fable, qui attelait au même joug le plus pesant de ses taureaux, et le coursier ailé d'Apollon, vendu, dans un jour de détresse, par un poëte affamé!

MARCELLE.

Vous êtes sévère à vous-même.

GILBERT, il se lève.

Moins que vous ne pensez, madame! j'ai quelque estime de moi, mais j'en croirais démériter par trop de présomption! Je nous rends justice à tous deux : vous dans votre genre, moi dans le mien, nous sommes deux créatures très-réussies; mais il y a, par malheur, d'un genre à l'autre, de tels disparates, des contrastes si choquants, et des dissonances si criardes, que je me sentirais aussi peu d'aptitude à vous rendre heureuse qu'à l'être par vous!

MARCELLE, elle se lève.

Touchez-là, mon cher Gilbert! j'aime votre sincérité.

GILBERT, lui serrant la main.

Ah! sacrebleu! m'en voilà payé, madame!...

MARCELLE.

Mais je ne veux pas être en reste avec vous, et je vous dois les raisons...

GILBERT.

... De votre refus? je les respecte, de confiance!

MARCELLE.

Je tiens pourtant à vous les dire, ne fût-ce que pour les autres prétendants, qui, ma porte r'ouverte, ne manqueront pas de soupirer après moi... et ma fortune !...

GILBERT.

Eh! mais!... vous ne croyez pas que j'ai soupiré?...

MARCELLE.

Je vous juge mieux : vous n'avez pas soupiré du tout, vous! mais cette fortune, qui vous laisse indifférent, sera pour beaucoup le *great attraction* de ma petite personne! Ecoutez-moi donc! c'est l'histoire rapide de ma vie : à vingt ans, sans fortune, j'embarrassais furieusement ma très-aristocratique famille! Les épouseurs ne foisonnaient pas; survint monsieur Pontalier; il m'aima, et ma mère eut la sagesse de lui donner ma main, malgré les protestations de tous les hobereaux du cousinage!... Monsieur Pontalier était riche; lancé dans de grandes affaires, il doubla promptement sa fortune; mais, jeune encore, la mort, que mes soins avaient écartée un temps, la mort le prit!

GILBERT.

Pauvre brave homme!

MARCELLE.

Pauvre brave homme, oui! car, contrairement à la plupart des veuves, je n'ai que du bien à dire de mon mari. Je l'épousai sans amour, et n'ai jamais connu ces passions ardentes qui font palpiter les romans, mais qui ne se commandent pas, et que la tiédeur douce du mariage est impuissante à faire éclore! Je n'en ai pas moins aimé mon mari d'une affection faite d'amitié, d'estime et de reconnaissance, une bonne et solide affection de ménage, et je dois à sa mémoire de proclamer que j'ai été parfaitement heureuse près de lui, et par lui!

GILBERT.

Restez veuve, madame Pontalier! restez veuve!... Voilà des détails que j'ignorais, et qui eussent à eux seuls rabattu mes prétentions... la comparaison? peste! elle n'est avantageuse que quand le premier mari a fait le diable! et encore!... le temps efface la mémoire de ses défauts, et rafraîchit celle de ses qualités!... on a toujours quelque partialité pour ce qu'on a perdu, et je n'ai jamais, quant à moi, remplacé un cheval de chasse, sans regretter aussitôt l'ancien!... restez veuve, madame Pontalier! restez veuve!

MARCELLE.

Ne vous semble-t-il pas, aussi, que ce testament, écrit tout en ma faveur, crée entre nous un lien de plus, et que je dois

à monsieur Pontalier de continuer à porter son nom, puisque je continue à jouir de sa fortune?...

GILBERT.

Restez veuve!

MARCELLE.

Aussi le ferai-je! et ,forte de notre bon accord, je répondrai à la comtesse...

GILBERT.

Ah! diable!

MARCELLE.

Quoi?

GILBERT.

Vous allez la navrer, la chère mère!... si vous lui parlez avec cette netteté... ce sera une déception!

MARCELLE.

Vraiment?

GILBERT.

Elle me croit irrésistible, comprenez-vous? et quand elle apprendra, là, en pleine poitrine, que vous m'avez vu sans tomber en pâmoison...

MARCELLE.

Eh bien?

GILBERT.

Eh bien.... toute excellente qu'elle est.... et désespérée comme elle sera, elle va vous prendre en haine; elle voudra repartir dare dare; elle nous emmènera; et adieu les bonnes causettes! Adieu les chevauchées dans la campagne! Adieu les lièvres du coteau!...

MARCELLE *.

Que faire cependant?

GILBERT.

Au moins faudrait-il la préparer... l'amener de longue main?...

MARCELLE.

Voulez-vous un délai?

GILBERT.

Oui! un délai! c'est cela! le délai pare à tout!

MARCELLE.

Je demanderai du temps...

GILBERT.

Et tandis que vous serez censée réfléchir....

MARCELLE.

Vous aurez tout le loisir d'accoutumer votre mère à

* Gilbert, Marcelle.

l'idée possible d'un refus! — huit jours vous suffisent-ils?

GILBERT.

Va pour huit jours!... C'est plus qu'il n'en faut pour ménager notre défaite!...

MARCELLE.

Fortifier la comtesse contre un échec....

GILBERT.

Et détruire...

MARCELLE.

... Ses espérances!...

GILBERT.

... Et mes trois compagnies de perdreaux! C'est dit! Pas de mariage?

MARCELLE.

Pas de mariage!...

GILBERT, lui prenant la main.

Tope!

MARCELLE.

On veut nous contraindre!

GILBERT.

Des parents barbares!

MARCELLE.

Nous unissons nos efforts....

GILBERT.

Et nos entêtements...

MARCELLE.

Et nous jurons....

GILBERT.

De ne nous marier jamais!

MARCELLE.

Jamais!

GILBERT.

C'est juré!

MARCELLE.

C'est juré!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrée sur le premier : « c'est juré; » puis LORIOL; puis BLANCHE; puis LE DOMESTIQUE.

LA COMTESSE, à part entrant de gauche *.

La main dans la main! ils s'adoraient!...

* La comtesse, Marcelle, Gilbert.

MARCELLE.

Ah! madame la comtesse!

LA COMTESSE, l'embrassant avec affectation.

Bonjour, mon enfant! La cloche sonne.

MARCELLE.

N'est-ce pas la cloche du déjeuner?

GILBERT.

Oui! et elle sonne à point, ventre de cerf! j'ai un appétit de chasseur!

LA COMTESSE.

Mon fils!...

MARCELLE.

Mais je suis confuse, chère madame!... en rentrant de ma promenade, j'ai rencontré votre Gilbert.... nous nous sommes oubliés à jaser....

LA COMTESSE.

C'est tout simple, mon enfant!

MARCELLE.

... Et je vous demanderai la permission, pour ne pas vous retarder, de déjeuner en habit de cheval.

LA COMTESSE.

Comment donc!...

GILBERT *.

Pour moi, petite mère....

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu!... vous n'avez pas changé de vêtements!..

GILBERT.

J'ai la même excuse que madame, et je réclame la même indulgence.

MARCELLE.

Vous la lui devez : il y a précédent.

LA COMTESSE.

Puisque vous le défendez .. (A part.) Elle est d'une faiblesse...

LORIOL, arrive en fredonnant du fond **.

La cloche nous appelle....

MARCELLE.

Ah! mon pauvre Loriol! vous étiez...

LORIOL.

... Avec vos paperasses... sous les tilleuls!... la mousse était fraîche, le ruisseau chantait, les fauvettes vocalisaient, et dans ce cadre particulièrement gracieux...

* La comtesse, Gilbert, Marcelle.

** La comtesse, Gilbert, Marcelle, Loriol.

MARCELLE.

Vous avez lu ce grimoire!

LORIOL.

Pas longtemps.

MARCELLE.

N'importe! je vous plains!

LORIOL.

Ne me plaignez pas! sans la cloche, je dormirais encore!...

MARCELLE.

Mais Blanche?

LA COMTESSE.

Blanche fait ses dévotions...

LORIOL, à part.

A Sainte-Catherine! (Haut.) La voici.

BLANCHE, entrant par le fond *.

Madame, je vous annonce monsieur le curé! j'ai reconnu son cheval.

LORIOL.

Deuxième cheval blanc!

MARCELLE.

Ne le faisons pas attendre! donnez-moi le bras, monsieur Gilbert.

GILBERT, offrant le bras gauche, puis le droit.

Non, le droit!... la manche est plus neuve!

LA COMTESSE, bas à Loriol qui lui offre le bras.

Ils s'aiment! J'ai surpris leur serment! **

LORIOL, bas.

Bah!

LA COMTESSE, bas.

Que vous disais-je?

Elle remonte vers ses enfants.

LE DOMESTIQUE, entrant de droite, apportant une lettre sur un plateau ***.

Monsieur le curé attend ces dames dans la salle à manger, où il dit le bénédicité. Il a porté cette lettre, très-pressée, pour monsieur Loriol.

LORIOL, examinant l'enveloppe.

Pas de timbre?

LE DOMESTIQUE.

C'est de Vouvray; le clerc de monsieur la portait à monsieur, et monsieur le curé, l'ayant rencontré sur la route, s'est chargé de la remettre à monsieur.

* La comtesse, Gilbert, Blanche, Marcelle, Loriol.

** La comtesse, Loriol; Blanche, Gilbert et Marcelle sont groupés vers le fond.

*** Loriol, le domestique.

LORIOL.

Vous permettez, mesdames?...

MARCELLE.

Faites, monsieur Loriol.

LORIOL, ouvrant la lettre.

Ah! sacrebleu!... le comte de Roquebrune... chez moi... à Vouvray!...

LA COMTESSE.

Ce n'est rien de fâcheux?

LORIOL.

Non, non, mesdames... rien de fâcheux. (A part.) Le comte! en Touraine!... et chez moi!... de graves révélations à me faire!...

MARCELLE *.

Vous êtes troublé?

LORIOL.

Surpris seulement!... ma présence qui est réclamée! il faut que je parte à l'instant!...

Sort le domestique par le fond.

GILBERT **.

Sans déjeuner?

LORIOL.

Sans déjeuner; je vous prie de m'excuser, madame! Je suis appelé...

MARCELLE ***.

Pour un testament?

LORIOL.

Non, mais...

MARCELLE.

Alors, vous déjeunerez.

GILBERT.

Votre client attendra...

LA COMTESSE.

Le temps qu'on attèle...

LORIOL, à part.

S'il savaient quel client ils font attendre!

MARCELLE.

Allons déjeuner...

GILBERT.

Ce n'est pas pour moi, mais pour monsieur le curé, qui a sûrement fini son bénédicité.

* Loriol, Marcelle.

** Loriol, Gilbert, Marcelle.

*** Loriol, Marcelle, Gilbert.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Loriol. Porte au fond. — A gauche au second plan, en pan coupé, porte-fenêtre ouvrant sur un jardin. — A droite, même plan, pan coupé, une porte. — A gauche, premier plan, un grand cartonnier, une table-bureau en avant, couverte de papiers, ce qu'il faut pour écrire ; fauteuils de chaque côté. — A droite, premier plan, une cheminée, deux chaises, un fauteuil au-dessus.— A gauche de la porte du fond un coffre-fort. — A droite, un pupitre avec des livres, au-dessus un calendrier. — En appliques des deux côtés de la porte une pendule et un baromètre.

SCÈNE PREMIÈRE

LORIOL, écrivant à sa table, puis ANNETTE.

LORIOL *.

Je pose zéro, je retiens zéro.

ANNETTE, avec le courrier, entrant de droite.

C'est le courrier, monsieur.

LORIOL.

Donne, ma fille!... (Décachetant une grosse enveloppe.) Enfin! l'état que j'attendais! Monsieur le comte de Roquebrune est-il levé?

ANNETTE.

Pas encore. Ses volets sont fermés; il n'est que neuf heures, et les Parisiens!... il ne fait pas jour pour eux à neuf heures.

LORIOL.

Il dort!... le pauvre homme! Il doit être las. J'ai passé la moitié de ma nuit à faire des chiffres pour lui. Quelle insouciance!

ANNETTE.

Si monsieur veut que j'aille heurter à sa porte?...

LORIOL.

Non, laisse-le dormir! (Sort Annette.) Je n'ai pas besoin de lui. Ses éclaircissements et rien du tout, c'est exactement la même chose! Il est aussi incapable que moi de dire où sa for-

* Loriol, Annette.

tune a passé... heureusement cet état... Et il avait un intendant !... une belle plume ! mais un joli résultat ! 0, 0, 0, 0. — Pour le coup, voilà notre mariage à l'eau ! heureusement que Gilbert s'en soucie comme un brochet d'une pomme rainette. — Reste 0 !... (On frappe.) Entrez !

SCÈNE II

LORIOL, VALENTIN *.

VALENTIN, entrant par la porte du jardin.

Serviteur, monsieur Loriol !

LORIOL.

Valentin !... qu'est-ce qui t'amène ?

VALENTIN.

Dimanche donc.

LORIOL, il se lève.

Dimanche ? Sapristi ! Je n'y pensais pas... la messe ! les vêpres ! Ces dames viennent à Vouvray.

VALENTIN.

Comme de juste, l'église de Vouvray étant la plus proche des Pacaudières.

LORIOL.

Et madame Pontalier qui remise ses chevaux dans mon écurie ! Et le comte qui dort là haut ! Et le goûter que ces dames me font l'honneur d'accepter !... J'ai tout oublié !

VALENTIN.

Pour ce qui est du goûter, n'en soyez en peine, monsieur Loriol. Annette s'en est souvenue, et, en passant par la cuisine, j'ai senti un parfum de pâtisserie...

LORIOL.

Tant mieux !... Quoique, en réalité, la pâtisserie pourrait avoir tort aujourd'hui !

VALENTIN.

Dame ! Si monsieur le vicomte ne mange pas plus qu'hier au soir...

LORIOL.

Monsieur le vicomte ?

VALENTIN.

Il a dîné comme une demoiselle ! Et ne pas croire qu'il ait déjeuné tant que ça ! — Non ! pas plus que la veille ! Il dégénère, monsieur le vicomte... si j'ose m'exprimer ainsi.

* Loriol, Valentin.

LORIOL.

Il dégénère, comme fourchette ?

VALENTIN.

Comme tout ! Il dégénère considérablement...

LORIOL.

Depuis...

VALENTIN.

Depuis, justement, son fameux lièvre à quatre-vingt-dix pas, vous savez ? Ce jour là, nous avions levé les perdreaux. — « Valentin, qu'il me dit, voilà trois compagnies qui me gênent ! — Suffit, » que je réponds...

LORIOL.

Un mot à la Léonidas !

VALENTIN.

Connais pas... Mais le lendemain, nous prenons les chiens d'arrêt ; nous allons à la remise : ça alla encore ; mais c'était plus le même coup-d'œil, — le lendemain...

LORIOL.

Ce fut pis ?

VALENTIN.

Ah ! monsieur ! C'est vrai qu'il faisait du vent, et comme on sait, le vent n'est ni chasseur ni pêcheur. N'importe ! monsieur le vicomte dégénérait. Il manque un perdreau en écharpe — puis il me dit : « Ça ne va pas, Valentin, rentrons !... »

LORIOL.

Oh ! Oh !

VALENTIN.

Le lendemain, beau temps, monsieur !... Chaud !... Les perdreaux tenaient comme des piquets ! Monsieur ! ne manque-t-il pas ses deux coups à l'arrêt de Ravageot ?... Autrefois, il en eût brisé son fusil ! Qu'est-ce qu'il me dit ?...

LORIOL.

Ça ne va pas, Valentin, rentrons !

VALENTIN.

Juste ! — Après ce beau coup, nous ne sommes plus retournés à la chasse.

LORIOL.

Bah !

VALENTIN.

Non. Monsieur préfère monter à cheval, le matin, avec madame Pontalier. Il dit que la chasse l'ennuie, et puis... au galop à travers le bois ! c'est à qui sera le plus casse-cou, et pas plus tard qu'hier, sans lui, madame Pontalier...

LORIOL, il se lève.

Un accident?

VALENTIN.

Froufrou qui s'était emballée! Monsieur le vicomte a sauté à terre, avec une agilité... et une chance... il n'y a que lui!.. et vous savez quelle poigne il a!.. il a pris Froufrou aux naseaux, et s'est fait traîner deux cents mètres durant! — S'il avait lâché prise, madame était perdue... Je ne sais pas comment ils en sont revenus tous les deux! Aussi le soir, il n'a pas mangé ça... d'émotion, monsieur.

LORIOL.

Gilbert n'a pas été blessé?

VALENTIN.

Des riens! des petites égratignures! des contusions pour rire!.. en d'autres temps, ça ne l'aurait pas empêché de venir à Vouvray, en chassant; nous aurions laissé chiens et fusil chez vous, pour entendre la messe; mais monsieur a préféré venir à cheval, en ordonnance, à la portière des dames.

GILBERT, au dehors.

Valentin!

VALENTIN.

Et les voilà!... ne lui dites pas, hein?...

LORIOL.

N'aie crainte, mon ami.

VALENTIN.

Mais pour dégénérer... il dégénère.

SCÈNE III

LES MÊMES, GILBERT, costume de cheval plus soigné.

GILBERT, entrant de droite.

Va rentrer mon cheval, et bouchonne-le! Je l'ai un peu pressé au dernier kilomètre.

Valentin sort.

SCÈNE IV

LORIOL, GILBERT *.

LORIOL.

Et ces dames?

* Loriol, Gilbert.

GILBERT.

Elles me suivent. Touchez-là !

LORIOL, lui tendant la main.

Doucement !

GILBERT.

La paix est faite ?

LORIOL.

La paix ?

GILBERT.

Nous nous étions chamaillés... vous ne reveniez pas... j'ai cru que vous boudiez.

LORIOL.

J'ai été très-occupé chez moi.

GILBERT.

L'affaire qui vous fit partir si brusquement ?

LORIOL.

Oui.

GILBERT.

Elle n'est pas terminée ?

LORIOL.

Elle touche à sa fin.

GILBERT.

Bon ! on vous reverra ?

LORIOL.

Certes.

GILBERT.

C'est qu'on vous réclamait !... Et Loriol ! Loriol nous néglige ! Loriol nous délaisse ! Ma mère avait hâte de vous voir... elle doit avoir des confidences à vous faire.

LORIOL.

Et vous ?

GILBERT.

Moi ?

LORIOL.

Vous ? combien de perdrix ?

GILBERT.

Ah ! je ne les dérange pas, les perdrix !... je n'aime plus la chasse !

LORIOL.

Est-ce possible ?

GILBERT.

Mais regardez-moi donc !

LORIOL.

Je vous regarde.

GILBERT.

Ne voyez-vous pas quelque chose en moi de nouveau? de surprenant?

LORIOL.

Rien...

GILBERT.

Comment, cornes de cerf! ma physionomie ne dit rien : je n'ai pas l'air amoureux ?

LORIOL.

Vous ne l'êtes pas?

GILBERT.

J'ai peur de l'être!

LORIOL.

Sapristi !... Peur est le mot!

GILBERT.

Vous dites ?

LORIOL.

Rien! — (A part.) Amoureux, juste au moment où la ruine de son père rend ce mariage impossible, c'est de l'à-propos!

GILBERT.

Vous me trouvez absurde?

LORIOL.

Non, je m'étonne seulement que l'amour soit venu !

GILBERT.

A qui la faute ? à ma mère! et à vous! pensais-je seulement à madame Pontalier ? J'aurais vécu six mois aux Pacaudières impunément ! C'est vous qui, en appelant mon attention sur ses mérites....

LORIOL.

Bel ouvrage que nous avons fait là !

GILBERT.

Pourquoi donc ?

LORIOL.

Parce que... parce que madame Pontalier n'est pas la femme qui vous convient !

GILBERT.

Ce n'est pas ce que vous disiez l'autre jour.

LORIOL.

L'autre jour ... je disais... sans conviction, pour parler comme votre mère — mais les évènements ...

GILBERT.

Quels évènements ?

LORIOL.

La réflexion... a modifié mon sentiment là dessus : je me suis souvenu d'un entretien avec madame Pontalier... Qui

est résolue à ne point se remarier... Et je trouve au moins inutile que vous en tombiez amoureux!

GILBERT.

Est-on maître de ces choses là ?

LORIOL.

Au début, toujours... on lutte ! on se cabre ! Mais rappelez-vous combien vous étiez sensé !.. vous disiez...

GILBERT.

Des bêtises !

LORIOL.

Ah !

GILBERT.

Je me calomniais à plaisir : je ne suis pas si sauvage que je me faisais.

LORIOL.

Vous reconnaissiez la distance énorme qui vous sépare !

GILBERT.

Je la reconnais toujours !

LORIOL.

C'est un abîme !

GILBERT.

On peut jeter un pont par dessus !

LORIOL.

Et rapprocher les deux rives...

GILBERT.

Par des concessions réciproques!

LORIOL.

Ce que vous ne rapprocherez jamais, c'est Paris où tout la rappelle, et la Touraine où tout vous retient.

GILBERT.

On partage sa vie : six mois ici — six mois là-bas.

LORIOL.

Six mois à Paris?... Vous y crèverez d'ennui !

GILBERT.

Ce sera donc un sacrifice dont elle me saura gré.

LORIOL.

Plierez-vous votre indépendance à tous les jougs de la mode, du bon ton, des exigences sociales?

GILBERT.

Que madame Pontalier daigne se charger de mon éducation, et ça ira tout seul!

LORIOL.

Vous mettrez des gants?

GILBERT.

Question d'habitude!

LORIOL.

Vous irez au bal ?

GILBERT.

J'y prendrai goût.

LORIOL.

Aux Italiens ?

GILBERT.

J'adore la musique.

LORIOL.

Des cors de chasse !

GILBERT.

L'autre aussi.

LORIOL.

Et votre pipe ?

GILBERT.

Je ne fume plus que la cigarette.

LORIOL*.

Va te promener ! — A quand le monocle, et les cols cassés ?

GILBERT.

Je ne réponds de rien !

LORIOL.

Cela viendra.

GILBERT.

Peut-être !... Ce qui viendra à coup sûr, et au premier jour, c'est un carton, de Paris...

LORIOL.

Un carton ?

GILBERT.

... Adressé chez vous, à mon nom...

LORIOL.

De Paris ?

GILBERT.

Vous voudrez bien me l'envoyer par exprès aux Pacaudières.

LORIOL.

Par exprès ?. Et qu'y aura-t-il dans ce carton ?

GILBERT.

Il y aura... Il lui parle à l'oreille.

LORIOL.

Oh ! à la mode ?

GILBERT.

A la dernière mode !

* Gilbert, Loriol.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARCELLE, LA COMTESSE, BLANCHE, entrant de droite, puis ANNETTE *.

MARCELLE.

Salut à maître Loriol!

LORIOL.

Mesdames...

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas été malade, monsieur Loriol?..

MARCELLE.

Vous nous aviez promis de revenir...

LORIOL.

J'ai été retenu à Vouvray.

Il offre un siége à la comtesse.

LA COMTESSE.

Merci, nous repartons à l'instant.

GILBERT.

Que regardes-tu là, Blanchette?

BLANCHE.

Le jour que c'est aujourd'hui.

GILBERT.

Le 18, — qu'est-ce que ça peut te faire?

BLANCHE.

Rien. (A part.) 18, 19, 20. Ce sera pour après-demain.

MARCELLE.

Vous nous donnez l'hospitalité, monsieur Loriol?

LORIOL.

Avec plaisir, et je vais m'assurer que vos chevaux...

MARCELLE.

Ne vous dérangez pas, mon ami, Valentin s'en occupe déjà.

LA COMTESSE, bas à Loriol.

J'ai fait la démarche officielle.

LORIOL, bas.

Elle a été accueillie?

LA COMTESSE.

Avec une joie mal dissimulée.

LORIOL.

Ah!

* Loriol, la comtesse, Marcelle, Gilbert, Blanche.

LA COMTESSE.

Madame Pontalier m'a demandé huit jours de réflexion.

LORIOL.

Eh!

LA COMTESSE.

Pure coquetterie! pour ne pas rendre les armes à la première sommation.

LORIOL.

Parbleu!

LA COMTESSE, haut.

Etes-vous prête, Blanche?

BLANCHE.

N'est-il pas trop tôt, ma mère?

MARCELLE.

Vous partez déjà, comtesse?

LA COMTESSE.

J'ai promis aux bonnes sœurs d'aller les voir avant la messe. — Nous nous rencontrerons à l'église. — Venez, ma fille!

BLANCHE.

Allons! Je vais encore entendre parler de ma vocation!

LORIOL.

Si vous voulez passer par le jardin, mesdames, je vais vous accompagner.

SCÈNE VI

GILBERT, MARCELLE, puis LORIOL *.

MARCELLE, elle s'asseoit.

Que cherchez-vous ainsi, monsieur Gilbert?

GILBERT.

Un tabouret pour vos pieds.

MARCELLE.

Ne prenez pas cette peine...

GILBERT.

Voici qui le remplacera... des livres de droit.

MARCELLE.

C'est une profanation!

GILBERT.

Dites qu'ils n'auront jamais été à pareille fête.

MARCELLE.

Oh! oh! de la galanterie, monsieur Gilbert?

* Gilbert, Marcelle.

GILBERT.

Cela m'est-il interdit, madame?

MARCELLE.

Mais certainement, comme contraire à nos conventions.

GILBERT.

Vous ne voulez pas que je vous dise...

MARCELLE.

... Des fadeurs? non. Devant votre mère, passe; mais de vous à moi, dans le tête à tête... Ah! mon cher Gilbert, quittez vos talons rouges, et redevenez le vrai bon garçon que j'ai connu, et aimé de bonne amitié!

GILBERT.

Le vrai bon garçon?... Qui vous dit que cette galanterie... dont vous ne voulez pas... n'était pas déjà dans le fond de ma nature.

MARCELLE.

A l'état latent, alors?

GILBERT.

En germe, pour me servir d'une expression... agricole! la culture ayant manqué, l'éclosion s'est fait attendre; mais vous êtes venue... je vous ai vue... et...

MARCELLE.

Prenez garde, monsieur Gilbert, voilà que vous recommencez!

GILBERT.

Malgré moi, je vous jure.

MARCELLE.

Et si vous continuez sur ce ton là...

GILBERT.

Que ferez-vous?

MARCELLE.

Je supprimerai les délais.

GILBERT.

Dans quelles perplexités n'allez-vous pas me jeter?

MARCELLE.

Nous nous sommes tracé l'un à l'autre une ligne de conduite : restez dans votre ligne!

GILBERT.

Mais si je m'en écarte involontairement?

MARCELLE.

Je romps les conventions.

GILBERT.

Non, je vous prie! vous ne voudrez pas me punir aussi sévèrement pour un crime aussi léger!

MARCELLE.

Eh bien, soyez docile au moins, et quand je vous dirai : Casse-cou...

GILBERT.

Je m'arrêterai, madame! — Mais, sacrebleu! c'est aussi trop injuste de m'interdire, à moi, ce que vous permettriez au premier venu de vos danseurs : le droit de vous adresser un compliment, ce qui équivaudrait, quant à moi, à la liberté de vous dire ce que je pense!

MARCELLE.

Casse-cou!

GILBERT.

Et pourquoi cela? Parce que vous m'avez connu sous un jour... qui m'est plus défavorable que vous n'en conviendrez!... un bon garçon!... un vrai bon garçon!... C'est le terme poli dont vous traduisez un rustre... un homme des bois!... un loup! — Eh! madame, je suis un loup... relativement civilisé.

MARCELLE.

Très-civilisé, ma foi...

GILBERT.

Vous me jugiez tout-à-fait grossier et absolument ignare, avouez-le... Eh! bien non, sans être un savant j'ai appris... j'ai lu... j'ai retenu. Nous avons une bibliothèque à Roquebrune, et même une fort belle bibliothèque, c'est mon grand père qui l'a formée, il était grand amateur; vous verrez, quand vous viendrez au château...

MARCELLE.

C'est une révélation.

GILBERT.

Non, madame, mais l'autre jour j'ai été absurde, j'avais alors la sottise de vouloir vous déplaire, et maintenant...

MARCELLE.

Casse-cou!

Elle se lève.

GILBERT.

Ah! tenez, madame, nous avons joué là un jeu dangereux — non pas pour vous, me garde le ciel de le supposer! — mais pour moi...

MARCELLE.

Rien de plus aisé que de l'arrêter!

GILBERT.

Vous diriez à ma mère?...

MARCELLE.

Que malgré les regrets les plus vifs...

GILBERT.

Vous allez la désespérer!

MARCELLE.

Ne l'avez-vous pas préparée un peu?

GILBERT.

Ma parole d'honneur, je n'y ai plus pensé! — Ce n'était pas commode, d'abord... et moi-même, vous l'avouerai-je?...

MARCELLE.

Oh! vous, monsieur Gilbert, je ne vous reconnais plus.

GILBERT.

Cela tient à ce que je suis bien changé.

MARCELLE.

Mais votre serment?...

GILBERT.

Je le reprends.

MARCELLE.

C'est une trahison!

GILBERT.

Dont je vous préviens.

MARCELLE.

Et une trahison inutile!... car je ne changerai pas, moi!

GILBERT.

Je le déplorerai toute ma vie.

MARCELLE.

Vous approuviez mes raisons?...

GILBERT.

Sur le premier moment! mais elles n'ont pas tenu contre un examen plus attentif.

MARCELLE.

Ah! elles ne sont plus bonnes?

GILBERT.

On peut les réfuter du moins; et de ce que vous avez été heureuse une première fois, il ne s'ensuit pas nécessairement que vous deviez être malheureuse avec un second mari... Je ne suis qu'un paysan, mais jamais mari plus fidèle, plus tendre, plus soumis...

MARCELLE.

Casse-cou!... casse-cou!

LORIOL *.

Je craignais que vous ne fussiez partie déjà.

MARCELLE.

Je devrais être partie! monsieur le vicomte me tient des propos...

* Loriol, Marcelle, Gilbert va s'asseoir dans le fauteuil près de la cheminée.

LORIOL.

Ah!

MARCELLE.

Vous ne m'aviez pas dit que monsieur le vicomte fût si galant.

LORIOL.

Je l'ignorais. — Mais, puisque je vous retrouve, voulez-vous bien me donner une signature?

MARCELLE.

Une signature?...

LORIOL.

Ce sont de vos fermiers qui apportent deux termes en retard. Voulez-vous compter?

MARCELLE.

Ah! Dieu! non! je m'en rapporte à vous.

LORIOL.

Que ferai-je de cette somme?

MARCELLE.

Je n'en ai nul besoin. Gardez-la-moi, Loriol, avec les autres!

LORIOL.

Je thésaurise pour vous.

MARCELLE, elle signe un reçu.

On vit de si peu à la campagne! — C'est le grand François?

LORIOL.

Avec sa femme, et tous les petits; ils sont restés dans le jardin, n'osant pas entrer.

MARCELLE.

Oh! alors! je vais leur porter le reçu moi-même — donnez-moi quelque argent pour les enfants!... Pensez-vous qu'ils seront contents de me voir?

LORIOL.

Dame! vous avez une manière de vous montrer... en pluie d'or!

MARCELLE.

Je vous laisse monsieur Gilbert. Sermonnez-le!

Elle sort.

SCÈNE VII

LORIOL, GILBERT, BLANCHE, puis MARCELLE*.

LORIOL.

Voilà comment vous répondez à la bonne opinion qu'on donne de vous?

GILBERT, il se lève.

Ventre de cerf! Vous aviez bien besoin de me mettre cette sotte amourette dans l'esprit!

LORIOL, il se lève.

Chassez-la!

GILBERT.

Ainsi ferai-je, sacrebleu!

BLANCHE, entrant vivement de droite **.

Gilbert! Gilbert! ah! monsieur Loriol, où donc est Gilbert?

GILBERT.

Blanche! qu'arrive-t-il?

LORIOL.

Vous êtes toute...

BLANCHE.

Toute rouge... n'est-ce pas? J'ai marché si vite... J'ai dit à maman que j'avais oublié mon paroissien; et, comme la maison de monsieur Loriol est à deux pas du couvent, elle m'a laissée aller seule. — Mon pauvre Gilbert, je comptais bien te retrouver ici, parce que mon paroissien... je l'avais dans ma poche!

GILBERT.

Tu ne nous dis pas?...

BLANCHE.

M'y voici. — Maman vous a parlé de ma vocation, monsieur Loriol.

LORIOL.

Oui.

BLANCHE.

Je ne sais pas où elle avait pris cette idée...

GILBERT.

Cette vocation?...

BLANCHE.

N'a jamais existé que dans sa pensée.

* Loriol, assis dans son bureau; Gilbert, assis à l'opposé.

** Loriol, Blanche, Gilbert.

LORIOL.

Une méprise!

GILBERT.

Ne suffit-il pas de s'entendre?

BLANCHE.

Hélas! non! Il est trop tard... et la soumission que je feignais tourne aujourd'hui contre moi. — Maman vient de me déclarer, devant madame la supérieure, qu'aussitôt certaines affaires conclues, qui le seront prochainement, j'entrerai en noviciat.

LORIOL.

Madame la comtesse croyait combler vos vœux.

GILBERT.

Il fallait la détromper!

BLANCHE.

Je n'ai pas osé...

GILBERT.

Notre mère est-elle si terrible? mais l'aveu te coûte, je m'en charge avec joie, car cette erreur — que tu me laissais partager, petite hypocrite! — cette erreur me chagrinait sincèrement, et je ne me souciais guère déjà que ma petite sœur, ma sœur Blanche, devînt la sœur Blanche de tout le monde.

BLANCHE.

Que tu es bon, que tu es gentil!

GILBERT.

Où est notre mère?

BLANCHE.

A l'église, mais ne lui dis rien... pas même que je t'ai vu!

LORIOL.

Cependant...

BLANCHE.

Je vous demande le même secret, monsieur Loriol.

LORIOL.

Pourquoi le secret?

BLANCHE.

Parce que je suis résignée.

GILBERT.

A te laisser cloîtrer malgré toi?

BLANCHE.

Il y a des raisons impérieuses qui l'exigent.

LORIOL.

Des raisons impérieuses?

BLANCHE.

Oui; il paraît que ma prétendue vocation était très opportune.

LORIOL.

Peut-être bien!

GILBERT.

Et tu consentirais à quitter le monde?

BLANCHE.

Ce n'est pas le monde que je regretterais le plus; et je ferais bon marché de ma propre douleur, si un autre...

GILBERT.

Un autre?

BLANCHE *.

Mon secret m'est échappé — ma foi, tant pis! c'est tout un roman!

GILBERT.

Voyez-vous la fûtée!... Allons! Allons! confessons-nous au père Gilbert! et gare la pénitence!

Il s'assied.

LORIOL.

Un roman? vraiment?

BLANCHE.

Qui se fût dénoué après demain 20 septembre.

GILBERT.

C'est donc ça que tu regardais le calendrier?

BLANCHE.

Oui.

LORIOL.

Et comment votre roman se fût-il dénoué après-demain 20 septembre?

BLANCHE.

Ah! je ne peux pas commencer par la fin. — Ecoute donc!.. Tu connais Tristan de Labarre?

Elle s'assied.

GILBERT.

C'est le héros?

LORIOL.

Le neveu de madame Pontalier!

BLANCHE.

Oui! Il y a longtemps que nous nous aimons.

LORIOL.

Longtemps!

* Loriol assis à son bureau, Gilbert, Blanche.

BLANCHE.

Ma mère était l'amie de la sienne... Et voyez la fatalité, ces méchantes questions d'intérêt nous ont divisés tous! Nous ne nous voyons plus... que nous deux... très-accidentellement!

LORIOL.

Etrange fatalité, certes! C'est donc contre vous que plaide madame Pontalier, et votre fortune future que vous dispute son avoué?

BLANCHE.

Mais, non, monsieur Loriol! Bien au contraire! Tristan et moi, nous faisons des vœux pour que sa mère perde son procès.

GILBERT.

C'est du désintéressement!

LORIOL.

Point; mais ce procès perdu, Tristan ne sera pas riche à millions, et sa mère se montrera moins exigeante pour la dot de sa future belle-fille.

BLANCHE.

Voilà!... Du reste, tout était prévu, et soit que madame de Labarre gagnât sa cause, soit qu'elle voulût s'opposer à notre mariage sous quelqu'autre prétexte, il était convenu que le jour où Tristan aurait vingt-cinq ans...

LORIOL.

Article 148! Le premier acte de sa majorité...

BLANCHE.

Serait de lui signifier...

LORIOL.

Des sommations respectueuses.

BLANCHE, elle se lève.

Très-respectueuses, monsieur Loriol!

LORIOL.

Et c'est après-demain qu'il a vingt-cinq ans?

BLANCHE.

Après-demain; il serait venu consulter monsieur Loriol qui eût rédigé l'acte...

LORIOL.

... Ou ne l'eût pas rédigé...

BLANCHE.

On l'aurait signifié le 21, renouvelé au besoin deux autres fois...

LORIOL.

... De mois en mois...

BLANCHE.

... Et un mois après le troisième acte, — soit le 21 décembre....

LORIOL.

... On eût passé outre à la célébration du mariage...

BLANCHE.

Article 152 du Code civil.

GILBERT.

Sapristi! comme ils étaient ferrés sur leur droit!

BLANCHE.

C'est maître Loriol qui m'a renseignée!

LORIOL.

Sans m'en douter!

BLANCHE.

Tout en croyant vous moquer de moi! — Il m'a dit le titre — le chapitre — le numéro de l'article — et j'ai complété mon instruction sur un vieux code que j'ai déniché dans la bibliothèque du château! Eh bien, père Gilbert! me donnerez-vous l'absolution?

GILBERT, il se lève.

Quand vous serez mariés.

BLANCHE.

C'est que, maintenant... nous ne nous marierons plus! puisque je serai religieuse.

GILBERT.

Toujours cette folie!

LORIOL, il se lève.

Et Tristan?

BLANCHE.

Je lui écrirai. Je le conjurerai de faire comme moi...

LORIOL.

De se résigner?

BLANCHE.

Oui!.. Et aussi d'entrer dans un couvent.

GILBERT.

C'est insensé! et ta résignation me paraît aussi sérieuse que ta vocation!

BLANCHE.

Qu'est-ce à dire?

GILBERT.

Que tu ne veux pas aller au couvent! Que tu aimes Tristan de Labarre! Que ma mère n'est pas femme à contraindre tes volontés! et que je ne vois rien qui t'empêche d'être heureuse à ta façon!

BLANCHE.

Tu oublies les raisons impérieuses...

GILBERT.

Au diable tes raisons... et ton roman... et toi-même ! — Va au couvent, si le cœur t'en dit ! Aussi bien, je m'en moque comme de l'an mille, et que la peste m'étouffe si je dis un mot pour te retenir !

BLANCHE*.

Fi ! l'ingrat ! comme il tient compte de mon sacrifice !

GILBERT.

Un sacrifice ?

BLANCHE.

Qu'il ne mérite guère, monsieur Loriol !

LORIOL.

Et que vous ne lui devez pas, mademoiselle Blanche ! que j'estime au-dessus de vos forces, et que votre frère refusera le premier !

GILBERT.

Vous connaissez donc, Loriol ?...

LORIOL.

Ces raisons impérieuses que vous envoyiez au diable — ce qui est véritablement leur adresse ! Je les soupçonne du moins, et Blanche ne me démentira pas !

BLANCHE.

Monsieur Loriol !

LORIOL.

Non, mademoiselle, je ne vous dois pas le secret : je l'ai surpris... il m'appartient.

GILBERT.

Ce secret ?...

LORIOL.

Une combinaison, très-aristocratique, de monsieur le comte qui voulait vous avantager, et réunir les deux dots sur votre tête pour vous permettre d'aspirer au grand mariage qu'on projetait alors ! N'est-ce point ainsi, mademoiselle Blanche ?

BLANCHE.

Ah ! monsieur Loriol ! Qu'avez-vous fait là ?

GILBERT.

Son devoir, ma chérie ! Et je ne saurais lui en rendre assez de grâces **, car je ne veux pas de ce sacrifice, Blanche ! J'entends que ta part soit faite, ta large part, et que tu épouses

* Gilbert, Loriol, Blanche.

** Loriol, Gilbert, Blanche.

celui que tu aimes... dussé-je, à mon tour, renoncer à ce .. grand mariage, projeté pour moi !

BLANCHE.

Y renoncer, Gilbert? En prendrais-tu froidement ton parti?

GILBERT.

Froidement ou non, je le prendrais ! Le bonheur serait trop cher au prix des larmes de ma Blanchette ! — Viens ! Allons retrouver notre mère !...

BLANCHE.

Ah ! monsieur Loriol ! je ne vous le pardonnerai jamais !.

Ils sortent à droite.

SCÈNE VIII

LORIOL, MARCELLE.*

MARCELLE, elle a paru à la porte du jardin vers la fin de la scène précédente.

Bien, Gilbert, bien !

LORIOL, à part.

A l'autre maintenant !

MARCELLE.

Quel brave cœur, Loriol !

LORIOL, à part.

Ah ! mais ! elle ne va pas s'attendrir aussi.

MARCELLE.

Vous ne m'aviez pas trompée : une âme de gentilhomme !

LORIOL.

... Sous une enveloppe de paysan.

MARCELLE.

Heureusement !

LORIOL.

Ah !

MARCELLE.

Je vous trouve froid, Loriol.

LORIOL.

Gilbert ne tient pas à la fortune... son sacrifice est moins méritoire.

MARCELLE.

Faites-lui du moins un mérite de son désintéressement !

LORIOL.

Pourquoi ?... il n'est pas ambitieux.

* Marcelle, Loriol.

MARCELLE.

En êtes-vous certain? Et n'entrevoyait-il pas, lui-même, que s'appauvrir, c'était compromettre ses espérances?

LORIOL.

Les espérances de sa mère...

MARCELLE.

Vous supposez qu'il ne les partage point?

LORIOL.

Il a la sagesse de se rendre justice... Gilbert est un sauvage...

MARCELLE.

... En passe de se policer! on le mènerait par un fil de soie...

LORIOL.

Aie!

MARCELLE.

— Vos propres expressions, Loriol, si ma mémoire est fidèle, et l'on en ferait tout ce qu'on voudrait, fût-ce un parfait gentleman!

LORIOL.

J'avais un peu flatté le portrait.

MARCELLE.

Me direz-vous pourquoi vous le chargez aujourd'hui?

LORIOL.

Parce que... — N'étiez-vous pas résolue à rester veuve?

MARCELLE.

Oui.

LORIOL.

Ne l'avez-vous pas dit à Gilbert?

MARCELLE.

Oui.

LORIOL.

Eh bien, pourquoi changeriez-vous d'avis?

MARCELLE.

Mais, Loriol, où prenez-vous que je change d'avis? ne puis-je rendre justice à Gilbert, et à la noblesse de ses sentiments, sans que vous en tiriez cette conclusion que je renonce au veuvage en sa faveur? — Vous voilà comme ma tante la chanoinesse, qui, sur la nouvelle que les Roquebrune sont devenus mes hôtes, m'a fait cette malice de répandre dans Tours et ses environs la nouvelle de mon mariage... Ce qui, par parenthèse, m'a voulu cent lettres de félicitations!... de félicitations, Loriol!

LORIOL.

Une formule banale!

MARCELLE.

Vous ne me féliciteriez pas, vous?

LORIOL.

Mon Dieu! madame, vous me mettez dans un embarras...

MARCELLE.

Et si je vous demandais conseil? Si, moins résolue que je ne veux paraître, j'hésitais? J'ai grande confiance en votre sagesse, Loriol, et vos avis auraient chance d'être écoutés.

LORIOL.

Ah! madame, une telle responsabilité!...

MARCELLE.

Car enfin, je ne sais que penser moi-même! Les instances de ma famille me déconcertent par moments... Et le souvenir de ce que vous m'avez dit de Gilbert me trouble plus que de raison...

LORIOL.

Diable!

MARCELLE.

C'est vous qui m'avez mis ce martel en tête! vous qui vous êtes fait l'avocat de la coalition! Vous qui m'avez si bien chanté les louanges de votre candidat, qu'à cette heure j'ai presque regret de mes refus... mais, voyons, Loriol, parlez! parlez donc! que me conseillez-vous?

LORIOL.

Je vous conseille... (Midi sonne.) Je vous conseille d'aller à la messe, madame, voilà midi et vous vous mettrez en retard!

MARCELLE, sortant à droite.

Merci! le conseil est prudent... et ne compromet pas le conseiller, maître Loriol.

SCÈNE IX

LORIOL, puis VALENTIN *.

LORIOL.

Et allez donc!... Elle aussi!... J'ai fait fausse route; imprudent, qui ne voyais pas où nous mènerait la discussion! je n'aurais pas dû contredire. — Mais la messe nous promet trois quarts d'heure de sécurité, le comte de Roquebrune ne peut tarder à descendre, et si Gilbert... (Appelant.) Annette, Annette.

VALENTIN.

Annette est partie à l'église, monsiéur Loriol.

* Valentin à la porte du jardin, Loriol.

LORIOL.

Oh! bien, mon garçon, tu me feras la commission, toi. Va me chercher monsieur le vicomte, et où que tu le trouves, quoi qu'il fasse, amène-le moi sur-le-champ! j'ai à lui parler.

VALENTIN.

Suffit.

LORIOL.

Un mot encore! s'il n'est pas seul... dis-lui la chose à l'oreille!

VALENTIN.

Bon! dans le tuyau... comme quand, plus petit, je lui montrais les lapins au gîte!

LORIOL.

Va!

VALENTIN.

Dans le tuyau, n'ayez crainte!

SCÈNE X

LORIOL, puis LE COMTE.

LE COMTE.

Loriol!

LORIOL.

Entrez, monsieur le comte; ces dames sont parties, et je vous attendais.

LE COMTE.

Je suis confus du dérangement que je vous cause.

LORIOL.

Vous ne me dérangez pas, monsieur le comte.

LE COMTE.

Cette jeune fille que j'ai aperçue tantôt de ma croisée, c'était ma fille?

LORIOL.

Mademoiselle Blanche.

LE COMTE.

Elle paraît charmante.

LORIOL.

Elle l'est aussi.

LE COMTE.

Ma fille! je l'ai devinée plus que reconnue! Il y a si longtemps que je ne l'avais vue.

* Loriol, le comte entrant par le fond.

LORIOL.

Vous l'aviez quittée enfant!

LE COMTE.

Et je la retrouve jeune fille, grande et belle.

LORIOL.

... Et bonne à marier, ma foi!

LE COMTE.

A marier? — Est-ce que les demoiselles se marient sans lot, chez vous?

LORIOL.

A la campagne, cela se voit.

LE COMTE.

Chère Blanche! — D'honneur, Loriol, sa vue m'a fait mal! Je ne suis pas si parfaitement égoïste que vous pourriez croire!

LORIOL.

Egoïste? vous, monsieur le comte? — Grand enfant, voilà tout!

LE COMTE.

Grand enfant! La belle excuse à mon âge! ah! Loriol! jugez-moi plus sévèrement! cela est votre droit! Coupable, je l'ai été; je m'en accuse le premier! Coupable... et stupide aussi! oui, stupide! Vous n'imaginez pas toutes les pensées amères qui m'ont grimpé au cerveau, à la vue seule de cette enfant! Loin d'elle, loin des miens, j'oubliais... je m'étourdissais *... Non, je ne croyais pas les aimer comme je les aime!... et j'ai passé des années hors de ce chez moi, où le ciel avait mis tant de joies!... tant de rayons!... courant après le bonheur... qui m'attendait au logis!

LORIOL.

La proie et l'ombre! toujours la vieille histoire!

LE COMTE.

En la revoyant, cette enfant, le cœur m'a bondi dans la poitrine! Je voulais m'élancer! la prendre dans mes bras! la couvrir de mes baisers, ayant soif de réparer le temps perdu!... — Je n'ai pas osé!... La reverrai-je, Loriol?

Il s'asseoit.

LORIOL.

Dans un moment, monsieur le comte, j'attends aussi monsieur Gilbert.

LE COMTE.

Vous l'attendez?

* Le comte, Loriol.

LORIOL.

Son piqueur est allé le chercher.

LE COMTE.

Pauvre Gilbert, il ignore quel désastre?...

LORIOL.

J'ai voulu qu'il l'apprît de vous : cela m'a paru plus digne de l'un et de l'autre.

LE COMTE.

Ah! Loriol, si vous saviez combien me pèse cet aveu!

LORIOL.

Je m'en doute!

LE COMTE.

Il ne s'agirait que de moi, je serais philosophe... mais ces enfants!...

LORIOL.

N'en redoutez rien! madame la comtesse les a élevés dans le respect qui vous est dû.

LE COMTE.

Qui m'est dû? Vous êtes cruel, mon ami!

LORIOL.

Involontairement, monsieur le comte.

LE COMTE.

Oui, j'ai mal pris la vie! je le vois bien, à cette heure. Pourquoi, diantre! est-il trop tard?

LORIOL.

Trop tard?

LE COMTE.

Que voulez-vous donc que je fasse?

LORIOL.

Ayant fait le mal, le réparer!

LE COMTE.

Le réparer? Comment? Et par quel effort? — quelque volonté que j'en aie, puis-je relever ces ruines, moi?... l'éducation qu'on m'a donnée, l'existence que j'ai traînée ne m'ôtent-elles pas toute possibilité de travail? J'aurais beau me débattre contre cette vérité qui m'écrase, et courber mon orgueil jusqu'à terre, je suis impuissant à secourir cette famille que j'ai si légèrement appauvrie!

LORIOL.

Cette famille, pourtant, vous en êtes le chef, et c'est à vous...

LE COMTE, il se lève.

Non! Loriol, je n'en suis plus le chef! J'ai démérité de ce titre sacré! Je le transmets à mon fils, avec ses lourdes responsabilités! Puisse-t-il me suppléer dans cette noble tâche, que je me sens incapable d'accomplir!... Pour moi...

LORIOL.

Pour vous, monsieur le comte?... oh! je vous comprends, allez! et voilà le résultat de vos méditations! — Cela s'appelle...

LE COMTE.

Se faire justice!

LORIOL.

Dites donc déserter! Tenez! voilà Gilbert! vous verrez s'il parlera, lui, de se faire sauter la cervelle!

Gilbert se fait entendre du dehors.

SCÈNE XI

LE COMTE, LORIOL, GILBERT*.

GILBERT, entrant à droite.

Vous m'avez fait demander, maître Loriol... Ah! mon père!.. Vous me repoussez?

LE COMTE.

Non, mon fils, mais avant que vous m'embrassiez, et pour que vous ne m'accusiez pas d'avoir surpris l'élan de vos caresses, écoutez-moi! Vous êtes un homme, et, avec vous, il n'est pas besoin des ménagements qu'exigera la faiblesse de votre mère. Brutalement, voici le fait: je suis ruiné.

GILBERT.

Vous le saviez, Loriol!

LORIOL.

Je le savais.

GILBERT.

Je comprends maintenant! — Eh bien, mon père, pourquoi ne nous embrasserions-nous pas?

LE COMTE.

Vous êtes généreux, mon fils! Vous dirai-je par quelle suite de fausses spéculations, de paris malheureux, de coupables extravagances?...

GILBERT.

A quoi bon? le fait existe: qu'importent les causes? Vos aveux nous seraient pénibles à tous deux, et je ne saurais admettre qu'un père, en aucun cas, s'humiliât devant son fils!

LE COMTE.

Gilbert! oh! c'est bien ce que vous dites-là! Mais plus j'ai

* Loriol, le comte, Gilbert.

lieu d'être fier de vous, plus je me sens honteux de moi-même.

GILBERT.

De grâce, mon père, ne revenons pas sur ce passé, qu'il faut oublier ! C'est un malheur ! Acceptons-le bravement ! De quoi servirait le courage, sinon contre l'adversité ?

LE COMTE.

Vous êtes un brave cœur !

GILBERT.

D'ailleurs, tout n'est pas perdu ! La dot de ma mère a été, je crois, cantonnée sur Roquebrune. Roquebrune reste à ma mère : nous y fêterons votre retour.

LE COMTE.

Je m'étais mal exprimé, mon fils ; je dois plus que je ne possède !

GILBERT.

Plus que vous ne possédez ?

LE COMTE.

Hélas ! oui !... hier encore, j'ignorais l'étendue de ma ruine... je croyais n'avoir compromis que mon patrimoine ; mais vérification faite, des dettes considérables...

GILBERT.

Des dettes ? La fortune de ma mère suffira-t-elle à les payer ?

LE COMTE.

Je vous devine, Gilbert ! Elle y suffirait !

GILBERT.

Vous avez, je pense, compté sur son désintéressement.

LE COMTE.

Je connais trop bien quels sentiments on peut attendre d'elle ! Votre mère ne voudra rien sauver de ce désastre.

GILBERT.

Du moins, ainsi, n'y aura-t-il personne de lésé ?

LE COMTE.

Personne.

GILBERT.

Dieu soit loué !

LE COMTE.

Personne... que vous, mon fils !

GILBERT.

Oh ! moi, ne me comptez point *. De manière ou d'autre, je me tirerai de là, et ce n'est pas de moi que je m'embar-

* Loriol, Gilbert, le comte.

rasse! — Mais deux êtres chéris, innocents, misérables, absorbent ma pensée : ma mère et Blanche!

LE COMTE.

La comtessse a dû faire part à Blanche...

GILBERT.

De votre volonté de la cloîtrer?

LE COMTE.

Ma volonté n'était-elle pas d'accord avec sa vocation? votre mère cependant...

GILBERT.

Ma mère se trompait, et vous trompait à son insu! — Blanche aime un jeune gentilhomme de nos amis, Tristan de Labarre, et en est aimée...

LE COMTE.

Eh bien! si ce gentilhomme est vraiment digne de ce nom?..

GILBERT.

Les circonstances sont trop changées, pour que je ne reconnaisse pas à Tristan le droit de reprendre sa parole.

LORIOL *.

Il ne la reprendra pas!

GILBERT.

Le ciel vous entende, mon ami, et nous épargne la douleur de Blanche! Mais ma mère! vous la connaissez, Loriol, vous savez quel coup sera pour elle la nouvelle de notre ruine! La ruine de ses enfants !

Il s'asseoit.

LORIOL.

Aussi faut-il la lui cacher le plus longtemps qu'il se pourra!

LE COMTE.

Ce ne sera jamais que quelques jours de gagnés!

LORIOL.

Dites des mois. — J'en gagnerai bien six : — je lanternerai les créanciers, — je prolongerai la liquidation...

LE COMTE.

Et nous nous retrouverons, après ce temps, en présence des mêmes difficultés!

LORIOL.

Peut-être! d'ici là nous aurons avisé, trouvé quelque expédient, et madame la comtesse apprendra du même coup et que le mal est fait, et qu'il est réparé.

* Gilbert, Loriol, le comte.

LE COMTE *.

Six mois de répit, et la débâcle au bout?

LORIOL.

Cherchez mieux, monsieur le comte.

LE COMTE.

Cherchez! cherchez! en vérité, tout ce que j'entends me déroute, et je ne sais plus à quoi me fier... Que m'écrivait donc la comtesse au sujet de madame Pontalier?

GILBERT.

Ma mère se trompait.

LE COMTE.

Encore! — Bah! vous faites de la modestie! madame Pontalier est jeune, charmante et de noble extraction; et l'épouser ne serait pas plus une mésalliance...

GILBERT.

Qu'une mauvaise affaire!

LE COMTE.

Une mauvaise affaire! Fi! le vilain mot! et que vous nous le jetez gratuitement à la tête! Madame Pontalier est de notre monde! son père était marquis de Morènes!... on ne vous demande pas de déroger, mon cher!

GILBERT.

Vous oubliez, mon père, que je n'ai plus rien au monde.

LE COMTE.

Pauvreté n'est pas vice, d'abord. Et puis, rien au monde, c'est trop dire!.. En échange de sa dot, mon fils, n'avez-vous pas un titre, un nom sans tache, et un noble cœur à lui donner? Cela se balance, sacrebleu!

GILBERT.

Il ne me semble pas à moi!

LE COMTE.

Vos scrupules sont exagérés!

GILBERT.

Peut-être.

LE COMTE.

Mais l'amour légitimerait une semblable capitulation, et vous aimez madame Pontalier.

GILBERT.

Qui vous l'a dit, mon père?

LE COMTE.

... La comtesse... toujours!.. et j'aurais dû me défier! —

* Gilbert, le comte, Loriol.

Vous ne l'aimez pas? je respecte dès lors votre scrupule, et je n'insiste plus! — Vos refus partent d'une âme loyale : ce n'est point moi qui vous les reprocherai! A votre aise donc, mon fils! disposez de nous, disposez de moi, et soyez assuré que, touché d'un repentir sincère, il n'est rien que je ne sois prêt à accepter pour combler l'abîme ouvert par ma légèreté.

GILBERT.

Ah! mon père! je vous retrouve enfin!

LORIOL.

Plus un mot! j'entends ces dames.

LE COMTE.

La comtesse, — Blanche!..

LORIOL.

Du courage, monsieur le comte! Que rien de votre secret ne transpire devant elles!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA COMTESSE, MARCELLE, BLANCHE*.

LORIOL.

Ah! madame la comtesse, permettez-moi de vous annoncer une heureuse nouvelle!...

LA COMTESSE.

Que vois-je, monsieur le comte!

LE COMTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En croirai-je mes yeux? Blanche, venez embrasser votre père!

BLANCHE **.

Cher père!... Je ne vous aurais pas reconnu.

LA COMTESSE.

Madame Pontalier, monsieur le comte de Roquebrune.

MARCELLE.

Je suis heureuse, monsieur, de vous connaître enfin...

LE COMTE.

Je vous connaissais déjà, madame, vous ayant rencontrée souvent à Paris; mais confondu dans la foule des lorgnettes

* Gilbert, le comte, Loriol, la comtesse, Blanche, Marcelle.

** Gilbert, le comte, Blanche, la comtesse, Marcelle, Loriol.

dont vous étiez le point de mire, je n'espérais pas alors que j'aurais un jour l'honneur de vous être présenté.

LA COMTESSE.

Quelle surprise, monsieur le comte, et qui se fût attendu à votre bonne visite?

LE COMTE.

Voilà quelques jours déjà...

LORIOL.

... Que monsieur le comte projetait ce voyage, il arrive à l'instant.

LA COMTESSE.

Combien y a-t-il d'années que vous n'étiez venu?

LE COMTE.

Ah! grâce, ma chère, ne les comptez pas!

MARCELLE, à Loriol *.

Il y a un malheur, n'est-ce pas?

LORIOL, bas.

Regardez Gilbert!

MARCELLE, allant à Gilbert assis à gauche de la table, pendant que les autres personnages sont groupés au fond à droite.

Qu'avez-vous donc?

GILBERT.

Rien...

MARCELLE, à Gilbert.

Rien, dites-vous? Et vous paraissez accablé!

GILBERT.

Un peu de fatigue, peut-être... un regain de l'accident d'hier...

MARCELLE.

Vous seriez moins pâle pour si peu de chose.

GILBERT.

Je vous prie de croire que je vous dis vrai!

MARCELLE, s'éloignant.

Il suffit!

LA COMTESSE.

Oui, monsieur le comte, Blanche nous avait tous trompés.

BLANCHE.

Il faut dire, maman, que vous y avez mis tant de complaisance!

LE COMTE.

Elle avait une vocation prononcée...

* Gilbert, Marcelle, Loriol, la comtesse, le comte, Blanche.

LORIOL.

... Pour le mariage!

LA COMTESSE.

Mais vous devez être las du voyage, mon ami, et nous ne vous imposerons pas la corvée de nous attendre jusqu'après les vêpres.

MARCELLE *.

Blanche, voulez-vous bien donner l'ordre qu'on attèle? — Je vous emmène aux Pacaudières.

LE COMTE, redescendant avec les autres.

Madame.

GILBERT, au comte, avec prière.

Mon père!

LE COMTE.

Excusez-moi, madame, des affaires urgentes... des réglements de comptes m'obligent à retourner sans retard à Roquebrune. — Je prie cependant la comtesse de ne point se préoccuper de ma présence dans le pays...

LA COMTESSE.

Y pensez-vous, mon ami? vos présences sont si rares, et le temps en est si court...

MARCELLE.

J'aurais mauvaise grâce d'insister.

LA COMTESSE.

Nous sommes de revue, et la distance n'est pas si grande des Pacaudières à Roquebrune, qu'il faille se dire adieu.

MARCELLE.

Acceptez du moins ma voiture pour vous ramener chez vous.

LE COMTE.

Mais vous, madame?

MARCELLE.

Loriol aura la complaisance de me reconduire dans son cabriolet.

LORIOL **.

Je n'osais vous l'offrir...

MARCELLE.

De peur de me compromettre. (Bas.) Vous me direz ce qui se passe, Loriol.

LORIOL.

Chemin faisant.

* Gilbert, Marcelle, le comte, Loriol, la comtesse, Blanche.

** Gilbert, Marcelle, Loriol, le comte, la comtesse, Blanche.

BLANCHE.

Nous allons?

LE COMTE.

A Roquebrune. A l'honneur de vous revoir, madame.

LA COMTESSE *.

Vous me devez une réponse.

MARCELLE.

Je vous l'apporterai...

LE COMTE.

Venez le plus tôt possible, Loriol.

LORIOL.

Dès demain...

Sortent le comte, la comtesse et Blanche, à droite, reconduits par Loriol.

GILBERT **.

J'ai une grâce à vous demander.

MARCELLE.

Parlez!

GILBERT.

Ne venez pas à Roquebrune!

MARCELLE.

Pourquoi?

GILBERT.

Par pitié de moi!

MARCELLE.

Par pitié?..

GILBERT.

Ne venez pas! — Ah!

LORIOL, l'arrêtant près de la porte. A demi-voix.

Malheureux enfant, vous l'aimez?

GILBERT.

Pardieu!

* Marcelle, Loriol, Blanche, la comtesse, le comte, Gilbert.
** Marcelle, Gilbert, Loriol.

ACTE TROISIÈME

La bibliothèque du château de Roquebrune. — Porte au fond. — Portes latérales. — A gauche une table; sur la table ce qu'il faut pour écrire, pot à tabac, allumettes. — Chaises de chaque côté de la table; à droite, un canapé. — Au milieu du théâtre un guéridon où le café est servi. — Chaises aux deux côtés.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, GILBERT, LA COMTESSE, BLANCHE *.

Le café est servi sur un guéridon au milieu du théâtre.

LA COMTESSE, assise à droite.

Couper les bois?.. Vous n'y songez pas!..

GILBERT.

Mais si bien, petite mère!..

LA COMTESSE.

Des arbres séculaires! qui font l'admiration des voyageurs! qui ont une réputation dans le pays!... Passe si l'on était gêné! la gêne serait une excuse! — Mais il n'en est rien, je suppose!

LE COMTE, prenant son café.

Non certes!

LA COMTESSE.

Les dernières récoltes ont dépassé les espérances de Gilbert!

GILBERT.

Oui, ma mère.

LA COMTESSE.

Eh bien, je défends qu'on touche à mes beaux arbres!

LE COMTE.

Mais, comtesse, vos beaux arbres sont rococos en diable!

* Blanche, le comte, la comtesse, assis ; Gilbert debout derrière le comte.

LA COMTESSE.

Rococos!..

LE COMTE.

Des allées sombres et droites!.. Il ne s'en fait plus!.. demandez aux jardiniers paysagistes?.. de l'air! de l'espace! du soleil! voilà le progrès! le mouvement!

LA COMTESSE.

Parisien!..

GILBERT.

Mon père a raison, maman! le mouvement! le progrès!..

LA COMTESSE.

Oh! vous! il vous suffit que votre père lance une idée, pour vous y rallier à l'instant!... Vous m'avez perverti mon fils!

LE COMTE, serrant la main de Gilbert.

Je dois avouer que je ne suis pas très-étranger à cette coupe de bois!...

GILBERT, allant à la comtesse, à demi-voix.

Et puis, ma mère, n'êtes-vous pas heureuse de voir mon père prendre goût à ces arrangements? Les travaux que nous projetons lui feront paraître moins longues les journées de la province ...

LE COMTE, se levant et allant à Blanche *.

Et toi, Blanchette, ne nous diras-tu pas ton avis?

BLANCHE.

Je n'en ai pas, mon père, je n'étais pas à la conversation.

LE COMTE.

C'est juste! j'oubliais que ton esprit voyage entre Roquebrune et Tours, plus souvent à Tours qu'à Roquebrune.

BLANCHE.

C'est aujourd'hui que Tristan devait parler à sa mère de nos projets!... Comment les aura-t-elle accueillis?. .

LE COMTE.

Favorablement, espérons-le.

BLANCHE.

Et si c'est défavorablement, au contraire?... Pourquoi Gilbert ne veut-il pas que l'on recourre...

LE COMTE.

A des actes respectueux?... parce que ces actes — très-peu respectueux, malgré la dénomination que le code leur donne — blesseraient nos justes susceptibilités. — Nous ne voulons pas... Gilbert ne veut pas que mademoiselle de Roquebrune

* Blanche, le comte, Gilbert, la comtesse.

entre dans une famille... où tous les bras ne sont pas ouverts pour lui faire fête!...

BLANCHE.

Gilbert doit avoir raison!... — Mais madame de Labarre cèdera-t-elle?

LE COMTE.

Pourquoi non?

BLANCHE.

Elle ne pardonnera pas à ma mère d'avoir pris parti pour madame Pontalier! A propos de madame Pontalier! Est-ce vrai qu'elle est retournée à Paris?

LE COMTE.

Loriol nous en a porté la nouvelle.

BLANCHE.

Sans attendre que son procès fût jugé?

LE COMTE.

Elle n'y tenait plus! « Elle ne brûle pas de repartir »... affirmait Loriol! à preuve!... Paris! mais il faut ne l'avoir jamais connu pour se décider à vivre loin de lui! une fois qu'on y a mis le pied, c'est fini! on est gagné, séduit! enchanté!

GILBERT, à demi-voix.

Vous l'entendez, ma mère.

LA COMTESSE, même jeu.

Il me fait frémir! oh! tout! Grand enfant! tout!... pourvu qu'on l'amuse!... (Haut.) * Je cède les bois!...

LE COMTE.

Et... Et l'avenue?

LA COMTESSE.

L'avenue aussi?

LE COMTE.

Pendant que vous y êtes!

LA COMTESSE.

L'avenue aussi.

LE COMTE.

Et le parc! on aménagera le parc...

LA COMTESSE.

Aménager est un euphémisme, n'est-ce pas? c'est raser que vous voulez dire!

LE COMTE.

Point! aménager. Soyez tranquille, ma chère, on n'ira pas en Vandale! On ouvrira des clairières — on élargira les allées — on émondera les bois inutiles...

* Elle se lève et va au comte, Blanche, le comte, la comtesse; Gilbert.

LA COMTESSE.

J'y mets une condition.

LE COMTE.

Je l'accepte d'avance.

LA COMTESSE.

C'est que ces travaux — travaux artistiques, — et dont l'exécution exige un homme de goût... un artiste... un Parisien!...

LE COMTE.

Je les dirigerai?...

LA COMTESSE.

Jusqu'au bout?...

LE COMTE.

Jusqu'au bout !

LA COMTESSE.

Marché conclu ! — (Bas à Gilbert.) Comment me trouves-tu?

GILBERT, bas à la comtesse.

Superbe, ma mère ! Vous rendriez des points à Ulysse, roi d'Ithaque,... et père de la diplomatie.

SCÈNE II

LES MÊMES, VALENTIN, entrant du fond.

VALENTIN.

Le cheval de monsieur le vicomte est sellé.

Il enlève le guéridon, et range les chaises qui étaient auprès.

LE COMTE.

Tu montes à cheval?

GILBERT *.

Oui, mon père, j'ai quelques ordres à donner à la métairie des Étangs.

LE COMTE.

Des ordres seulement?

GILBERT.

Oui.

LE COMTE.

Dont je pourrais me charger?

GILBERT.

J'aurais envoyé Valentin, si je n'avais eu tout le temps... mais vous ne voulez pas?...

* Blanche, le comte, Gilbert, la comtesse, Valentin.

LE COMTE.

Au contraire ! C'est le moins que je te sois bon à quelque chose ! J'irai à la métairie des Etangs. Songe donc ! Depuis Paris je n'ai plus monté à cheval !... C'est la bête de l'autre jour ?

GILBERT.

Oui, mon père.

LE COMTE.

Jolie bête ! Trois quarts de sang, il m'a semblé. — Où l'as-tu acheté, ce cheval là ?

GILBERT.

Je ne l'ai pas acheté. — Il est né à Roquebrune.

LE COMTE.

Ah ! bah !

LA COMTESSE.

Mais tous nos chevaux sont nés à Roquebrune !

LE COMTE.

Ah ! tu fais tes chevaux, toi ?

LA COMTESSE.

Certainement ! vous verrez tout cela, qnand vous serez enfin débarrassé de ces maudites affaires, qui vous font vous enfermer du matin au soir avec monsieur Loriol.

LE COMTE.

Et l'ordre à porter ?

GILBERT *.

Je vais vous l'écrire !

Il va à la table de gauche et écrit.

LE COMTE.

Bon ! cela m'épargnera la difficulté de m'en souvenir.

VALENTIN.

Monsieur connaît-il le chemin ?

LE COMTE.

Parfaitement.

VALENTIN.

Et la métairie ?

LE COMTE.

Très-bien ! Les Etangs ! si je les connais les Etangs ? des marais avec des roseaux...

GILBERT.

Vous y trouverez quelques changements.

LE COMTE.

Des changements ? Je verrai ça ! Je vais, et reviens ?

* Blanche, Gilbert, le comte, la comtesse.

GILBERT.

Oui, mon père; deux temps de galop : d'Artagnan a les allures vives.

LE COMTE.

Ah ! ton cheval s'appelle d'Artagnan ! Bonjour, Blanchette ! Je vous rapporterai des iris ! je me souviens qu'il y en avait des flottilles sur l'eau.

VALENTIN.

Monsieur le comte en rapportera s'il en trouve.

BLANCHE.

Chut !

LE COMTE.

Comment, si j'en trouve ?... Il n'y a que de ça, et du gibier d'eau !... Iris et bécassines, voilà tout le revenu des Etangs ! Je les connais, pardieu ! j'y ai gagné mon premier rhumatisme !

Il sort avec Gilbert et Valentin par le fond.

SCÈNE III

LA COMTESSE, BLANCHE*.

LA COMTESSE.

Il n'en trouvera pas, Blanchette !

BLANCHE.

Non, maman ! Et comme il sera surpris de voir de belles cultures là où il ne croit retrouver que des eaux stagnantes et des boues stériles.

LA COMTESSE.

Si cela pouvait lui donner l'amour de la campagne ?

BLANCHE.

L'exemple de Gilbert le séduira, je l'espère.

LA COMTESSE.

Et aussi le spectacle de votre bonheur.

BLANCHE.

De mon bonheur, peut-être. Car, pour Gilbert...

LA COMTESSE.

Eh bien ? pour Gilbert ?

BLANCHE.

Ne savez-vous pas, maman, que madame Pontalier a quitté les Pacaudières ?

* Blanche, la comtesse.

LA COMTESSE.

Quelque affaire urgente qui l'aura rappelée à Paris... quoi de plus simple? Et qui te dit, soupçonneuse, qu'elle n'est pas allée...

BLANCHE.

Chercher ses papiers?

LA COMTESSE.

Mais...

BLANCHE.

Pour se marier, peut-être?...

LA COMTESSE.

Précisément; et pour vous convaincre, Gilbert et toi, je lui écrirai...

SCÈNE IV

LES MÊMES, GILBERT, rentrant du fond.

GILBERT.

A qui donc, maman?

BLANCHE.

A madame Pontalier.

GILBERT.

Je vous prie de n'en rien faire, chère mère!

LA COMTESSE, le regardant en face.

Or ça, mon fils, me serais-je trompée?

GILBERT.

Cela me surprendrait, maman! En quoi vous seriez-vous trompée?

LA COMTESSE.

Tu n'aimes pas Marcelle?

GILBERT, avec effort.

Je ne l'aime pas.

LA COMTESSE.

Tu ne l'as jamais aimée?

GILBERT, même jeu.

Jamais.

LA COMTESSE.

C'est différent, et s'il en est ainsi!... Mais ton père désirait impatiemment que ce mariage se fît.

GILBERT.

Vous voyez, ma mère, qu'il y a renoncé... à telles enseignes qu'il n'en a pas soufflé mot, depuis trois jours qu'il est revenu près de nous.

* Blanche, la comtesse, Gilbert.

LA COMTESSE.

Vous vous entendez comme larrons en foire! Mais rassure-toi! Je n'écrirai point à madame Pontalier, puisque tu me demandes de ne pas lui écrire! J'attendrai son retour.

GILBERT.

Et qu'espérez-vous de ce retour, ma mère?

LA COMTESSE.

Qu'il vaincra ta résistance, méchant enfant, et que si tu n'aimes, du moins, voudras-tu bien te laisser aimer!

Elle sort à droite.

SCÈNE V

GILBERT, BLANCHE.

BLANCHE*.

Tu m'as appelée hypocrite, dimanche dernier.... Comment t'appellerai-je aujourd'hui?

GILBERT**.

Je ne sais ce que signifie?

BLANCHE.

Tu as la mémoire courte! Oses-tu bien dire que tu n'aimes pas, madame Marcelle?

GILBERT.

A ma mère, oui, puisqu'il le faut.

BLANCHE.

Et pourquoi faut-il le dire à ma mère?

GILBERT.

Parce qu'elle doit ignorer le malheur qui nous frappe.

BLANCHE.

Il y a un malheur?

GILBERT.

Qui en réalité n'atteint profondément que moi seul. Mais tu as du caractère, Blanche, et je puis te faire l'aveu que nous cachons à notre mère; d'autant qu'il t'expliquera certains mystères dont ta curiosité demanderait la cause, et qu'il te donnera plus d'estime pour l'homme de cœur dont tu porteras le nom.

BLANCHE, s'asseyant près de lui.

J'ai du caractère; je t'écoute.

GILBERT.

Nous sommes ruinés.

* Blanche est remontée en suivant la comtesse, et redescend n° I.

** Gilbert, assis sur le canapé.

BLANCHE.

Patatras! Tristan le sait?

GILBERT.

Sous le sceau du secret qu'il m'a juré.

BLANCHE.

Et il m'épouse pauvre?

GILBERT.

Pauvre.

BLANCHE, elle se lève.

Crois-tu que j'avais bien choisi mon mari?

GILBERT.

Très-bien!

BLANCHE, elle se rassied.

Mais toi?... car j'ai le tort de te montrer ma joie!

GILBERT.

Elle me console dans mon affliction.

BLANCHE.

Madame Marcelle sait aussi?...

LORIOL.

Loriol lui a dit notre ruine.

BLANCHE.

Et c'est pour cela qu'elle est partie?

GILBERT.

Non, Blanche! ce n'est point pour cela... mais elle ne m'aimait pas... elle ne pouvait pas m'aimer!...

BLANCHE.

N'importe!... Elle eût dû venir nous faire ses adieux... à toi surtout!

GILBERT.

C'est moi qui l'ai priée de ne pas venir à Roquebrune!

BLANCHE.

Tu l'aimes donc bien?

GILBERT.

Si je l'aime!

BLANCHE.

Et si elle consentait à se marier avec toi?

GILBERT.

C'est alors moi qui ne consentirais pas.

BLANCHE.

Pourquoi?

GILBERT.

Elle est trop riche pour moi.

BLANCHE, se levant.

Trop riche? — Tristan, aussi, est trop riche pour moi, et cependant tu ne dis pas que je fasse mal.

GILBERT, se levant aussi.

Parce que, préjugé ou non, c'est au mari de faire vivre sa femme, et non de vivre à ses dépens.

BLANCHE.

Ah! comme je me reproche maintenant les vœux que j'ai faits pour qu'elle gagnât son procès! Sans ce maudit héritage, elle serait aussi pauvre que toi, et tu pourrais être heureux.

GILBERT.

Oui, je pourrais être heureux*; mais, cornes de cerf! je n'ai pas de chance! Je suis né sous une étoile rachitique! pas un astre, un lampion! Elle ne brille pas, elle fume (Il tire sa pipe du premier acte) — comme moi, tiens! car c'est toute la consolation qui me reste! Ah! cette femme!... hein! Blanchette! Elle était trop belle pour moi! J'aurais dû m'en défier!

BLANCHE.

Pauvre ami!

GILBERT.

Pas d'elle, non! de la fortune! Et ce guignon! Mon père serait arrivé huit jours plus tôt, il n'y avait rien de fait! Je ne prenais pas seulement garde à elle. — Mais non! C'est quand j'aimais déjà... quand je commençais d'espérer... Un coup de foudre! quoi! Et pas même le droit d'être malheureux tout mon saoûl... de jurer à mon aise.., et de pleurer si j'en ai envie! Cette gaîté qu'il faut afficher me pèse comme un mensonge! Il me prend des tentations folles de me sauver n'importe où!

BLANCHE.

Hélas! pourquoi mon amitié est-elle impuissante contre ton mal?

GILBERT.

Parce que, comme mon amour, ton amitié se heurte contre un fait implacable. Nous ne pouvons faire, ni toi ni moi, que ce qui est ne soit pas : — il n'y a qu'une issue: la résignation! Elle viendra. Pardonne-moi de t'avoir attristée, petite sœur, je ne le ferai plus.

BLANCHE.

Au contraire, on dit que cela fait du bien d'épancher son cœur! Laisse-moi être ta confidente! nous parlerons d'elle tous les deux... jusqu'au jour où la blessure sera fermée, jusqu'au jour où nous pourrons en parler... sans que tu pleures!

GILBERT.

Chère enfant!

* Gilbert, Blanche.

SCÈNE VI

LES MÊMES, VALENTIN, du fond.

VALENTIN.

Un homme est là qui demande monsieur le vicomte.

GILBERT.

N'a-t-il pas dit son nom?

VALENTIN.

Le marchand de bois, je pense; faut-il l'introduire?

GILBERT.

Je vais le rejoindre!

Valentin sort par le fond.

BLANCHE.

C'est pour les marronniers?

GILBERT.

Il faut faire flèche... de tout bois!

BLANCHE.

Voilà donc pourquoi vous trouviez l'avenue rococo!... pauvre avenue!

GILBERT *.

Un sacrifice encore!... bah! si l'on s'arrêtait aux petits?

SCÈNE VII

LES MÊMES, LORIOL, entrant du fond, et dissimulant sous son bras un carton d'habits.

LORIOL.

Monsieur le vicomte, mademoiselle Blanche!

GILBERT.

Maître Loriol!

BLANCHE.

Bonjour, monsieur Loriol! vous allez bien, monsieur Loriol?

LORIOL.

Merci... très-bien. — Je vous apportais ce petit carton, monsieur Gilbert.

GILBERT.

Ah! jetez ça dans un coin, mon ami.

* Il remonte pour sortir, et rencontre Loriol, — Loriol, Gilbert, Blanche.

LORIOL.

Je l'ai reçu ce matin.

BLANCHE.

C'est pour toi? qu'est-ce que c'est donc?

GILBERT.

Des vêtements.

LORIOL.

... A la dernière mode!... que monsieur le vicomte avait commandés...

GILBERT, remontant.

... Pour aller à ta noce!

LORIOL.

Vous nous quittez?

GILBERT.

Le père Chambard m'attend.

LORIOL.

Je l'oubliais. — Je l'ai rencontré dans le vestibule.

GILBERT.

Blanche vous tiendra compagnie jusqu'au retour de mon père, qui ne tardera pas. Rien de nouveau?

LORIOL.

Eh! eh!

GILBERT.

Une bonne nouvelle?

LORIOL.

Assez bonne. (Bas.) On pourra peut-être sauver le château.

GILBERT.

Que me dites-vous là, monsieur Loriol?

LORIOL.

Faites vite! Je vous expliquerai la chose.

GILBERT.

Vous me donnez bon courage! Sauver le château! Vive Dieu! Je ne regrette plus les marronniers.

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE VIII

LORIOL, BLANCHE*.

LORIOL.

Hum! Hum!

BLANCHE.

Laissez-le dire, monsieur Loriol, je sais tout.

* Loriol, Blanche.

LORIOL.

Ah!

BLANCHE.

Gilbert a eu foi dans ma fermeté. Vous verrez si je sais garder un secret.

LORIOL.

Je n'en doute pas, mademoiselle, et pardieu ! je suis enchanté que votre frère vous ait mise dans la confidence ! J'avais besoin d'un allié : voulez-vous l'être?

BLANCHE.

Comment cela, monsieur Loriol?

LORIOL.

Vous êtes fine, adroite, vous n'inspirez aucun soupçon : vous écouterez ce qui se dira, vous me le redirez, et...

BLANCHE.

Et...

LORIOL.

Et nous ferons comme j'ai fait pour la coupe de bois.

BLANCHE.

Vous y êtes donc pour quelque chose?

LORIOL.

J'avais flairé qu'ayant à battre monnaie, Gilbert vendrait les arbres, qui sont d'une valeur certaine, et facile à réaliser...

BLANCHE.

Alors?...

LORIOL.

Alors, j'ai dépêché ici le père Chambard...

BLANCHE.

Pour les acheter?

LORIOL.

Naturellement!... au prix que fixerait monsieur le vicomte, payable comptant, avec la réserve de les laisser sur pied autant qu'il conviendrait à l'acquéreur.

BLANCHE.

Je ne comprends pas?

LORIOL.

Vous comprendrez quand je vous aurai dit le nom de l'acquéreur.

BLANCHE.

Vous, peut-être?

LORIOL.

Moi, maître Loriol; non pas personnellement, mais comme fondé de pouvoirs d'une mienne cliente, qui, avant de partir, m'a laissé carte blanche.

BLANCHE.

Avant de partir ?... madame Pontalier?

LORIOL.

Vous y êtes! Madame Pontalier avait prévu ces sacrifices nécessaires d'un débiteur aux abois; et c'est pour son compte que Chambard achète les coupes, comme je rachèterais ou ferais racheter la meute de votre frère, ou son écurie, ou tout autre chose qu'il lui plairait vendre précipitamment.

BLANCHE.

Mais, monsieur Loriol, savez-vous que c'est très-bien?

LORIOL.

Mais, mademoiselle Blanche, je le sais.

BLANCHE *.

Il n'y a qu'une difficulté : Gilbert refusera de souscrire à ces arrangements.

LORIOL.

Il ne s'en doutera seulement pas, et vous me faites songer à vous recommander le plus grand secret.

BLANCHE.

Je vous le promets. — Mais quel but a donc madame Pontalier en agissant ainsi?

LORIOL.

D'épargner un petit crève-cœur à madame la comtesse, je m'imagine!

BLANCHE.

Passe pour ce qui est de l'avenue... mais pour les chiens et les chevaux?

LORIOL.

Oui, c'est autre chose.

BLANCHE.

Cela ne vous a pas donné à penser?..

LORIOL.

Beaucoup! et à vous?

BLANCHE.

Moi?.. je croirais volontiers... mais voilà, ce voyage à Paris me déroute.

LORIOL.

A Paris... ou à Tours!

BLANCHE.

Ou à Tours? Pourquoi n'aviez-vous dit que Paris?

LORIOL.

Sur la recommandation de madame Pontalier.

* Elle gagne vers la droite, en réfléchissant.

BLANCHE.

Monsieur Loriol, il y a un mystère là-dessous.

LORIOL.

J'incline assez à le croire.

BLANCHE.

Monsieur Loriol, vous ne dites pas tout ce que vous savez.

LORIOL.

Je dis au moins tout ce qu'on m'a confié! Pour le reste, faites comme moi, mademoiselle Blanche.

BLANCHE.

Qu'avez-vous fait?

LORIOL.

J'ai deviné.

BLANCHE.

Le beau mérite! c'est assez clair!

LORIOL.

Qu'est-ce qui est clair?

BLANCHE.

Que Marcelle aime Gilbert, donc!

LORIOL.

N'est-ce pas? c'est aussi mon opinion.

BLANCHE.

Mais, monsieur Loriol, tout cela ne nous avance guère.

LORIOL.

Comment?

BLANCHE.

Vous connaissez la fierté de mon frère.

LORIOL.

Aïe! c'est cette fortune qui est l'obstacle!... Il vous l'a dit?

BLANCHE.

Oui — et qu'il n'y avait pour lui qu'une issue : la résignation.

LORIOL.

Voyez-vous ma barre de fer?

BLANCHE.

Je ne suis qu'une femme, monsieur Loriol, et ne puis me faire une idée très-exacte de ce que vous autres, hommes, appelez le point d'honneur. — Ne trouvez-vous pas en ceci la susceptibilité de Gilbert...

LORIOL.

. . Excessivement chatouilleuse?... Du temps qui court, mademoiselle Blanche, il vaut mieux pécher par cet excès là que par l'excès contraire. Mais ne l'entends-je pas?

BLANCHE, remontant au fond, et écoutant.

Oui, avec mon père... je vous laisse.

Elle sort à gauche.

SCÈNE IX

LORIOL, LE COMTE, GILBERT *.

LORIOL, à Blanche qui disparaît.

N'oubliez pas notre alliance!

GILBERT, entrant du fond avec le comte.

Oui, mon père, singulier marché, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Et bonne nouvelle pour la comtesse!

LORIOL.

Quoi donc, monsieur le comte?

LE COMTE.

Ah! salut, maître Loriol! Le père Jean-Bart... Flambard... je ne sais plus...

GILBERT.

Chambard.

LE COMTE.

Chambard, soit! le marchand de bois, il achète la coupe!

LORIOL.

Ah! c'est un madré.

GILBERT.

Ma parole, il s'est montré fort coulant.

LORIOL.

Oh! il demande du temps pour payer?

LE COMTE.

Au contraire! Il achète comptant.

LORIOL.

Eh! il a le sac, le père Chambard.

GILBERT.

Il le faut bien, puisqu'il demande à laisser les arbres sur pied!

LORIOL.

Quelques jours?

LE COMTE.

Trois mois.

GILBERT.

Il prétend que la main d'œuvre est hors de prix en ce mo-

* Loriol, le comte, Gilbert.

ment, et qu'il trouvera son compte à gagner l'hiver.

LORIOL.

Pas bête, le père Chambard! Mais, monsieur le comte, bonne nouvelle pour bonne nouvelle!

GILBERT.

Loriol espère sauver le château, mon père!

LE COMTE.

Vrai?

LORIOL.

Cela dépendra de vous, messieurs. — Il serait plus sage d'y renoncer, pourtant.

GILBERT.

Plus sage?

LORIOL.

Je m'expliquerai. — Vous plaît-il, monsieur le comte, que nous causions un peu de vos petites affaires?

LE COMTE, passant devant Loriol, et s'asseyant près de la table à gauche.

Il me plaît nécessairement! Attendez cependant que je sois assis... j'arrive des Etangs... à cheval... et à ce sujet...

GILBERT, remonte, et vient s'asseoir à gauche de la même table *.

Mon père, voulez-vous que nous écoutions maître Loriol?

LE COMTE.

Ecoutons!

LORIOL.

Je vous rapporte l'état de votre situation, dressé à Paris par votre homme d'affaires...

LE COMTE.

Eh bien?

LORIOL.

Je l'ai examiné, compulsé, épluché... Les comptes sont rigoureusement exacts, et tout votre actif se réduit à trois mille et quelques cents francs qui me restent de la dernière récolte.

LE COMTE.

C'est mesquin.

GILBERT.

Ajoutez à cet actif... modeste... les dix mille francs de la coupe, que Chambard doit verser dans vos mains en passant l'acte!

LORIOL.

Dix mille tout ronds? — (A part.) Chambard a bien fait les choses.

* Gilbert, le comte, Loriol.

GILBERT.

Je compte aussi vendre mes chevaux, ma meute, quelques armes de prix....

LORIOL.

Par exemple!

LE COMTE.

Pour faire de l'argent? à quoi bon, puisque Loriol en aura?

GILBERT.

Dans la situation où nous allons nous trouver, ces luxes là sont trop lourds.

LE COMTE.

C'est possible! en tout cas, rien ne presse!... Et tant que ta mère ignorera ma ruine, il serait imprudent de lui donner l'éveil par des réductions d'équipages... qu'on ne pourrait pas mettre sur le dos de mes manies parisiennes.

LORIOL.

Monsieur le comte a raison!

LE COMTE.

Et puis, tes chevaux, ce sera nos chevaux. Que diable veux-tu que je fasse à la campagne sans chevaux?

LORIOL.

C'est juste!

LE COMTE.

D'autant plus juste, Loriol, que ses chevaux sont excellents! D'Artagnan vaut deux cents louis à lui seul. Comme formes et comme vitesse, c'est une bête magnifique.

LORIOL.

Deux cents louis?

GILBERT.

Raison de plus pour le vendre!

LE COMTE.

Pour le garder! Je prends d'Artagnan sous ma protection! je l'adopte! — Ses chevaux! ils ne lui ont rien coûté, ses chevaux! Il les élève lui-même.

LORIOL.

Et ils ont été primés, tous, ou presque tous.

GILBERT.

Mais ils mangent!

LE COMTE.

Et ils te le rendent en engrais! Ah! et l'engrais, c'est la base de l'agriculture! — A fermier, fermier et demi, mon garçon! Ils mangent! heureusement qu'ils mangent! et le bon Dieu n'a-t-il pas mis la table pour eux? Qu'est-ce que j'ai vu aux Etangs? Loriol, qu'ai-je vu?

GILBERT.

Vous avez été surpris, mon père?

LE COMTE.

Abasourdi! c'est-à-dire qu'une fois arrivé, je me suis cru perdu, comme le petit Poucet! Tout était changé! Depuis l'affreuse bicoque d'autrefois, que remplace aujourd'hui la plus coquette des métairies, — jusqu'aux roseaux, où j'allais, jadis, chasser le canard sauvage, et qui ont été détrônés par des prairies d'une opulence... Ah! sacrebleu! ils ont là du foin sur la planche, tes chevaux... nos chevaux!

GILBERT.

Vous oubliez, mon père, qu'il faudra vendre les Etangs.

LE COMTE.

Vendre les Etangs? Jamais!

LORIOL.

Il sera bon cependant de se décider...

LE COMTE.

C'est décidé, je défends les Etangs!

GILBERT.

Mais, mon père!...

LE COMTE.

Je les adopte!

LORIOL.

Comme les chevaux!

LE COMTE.

Comme les chevaux! comme les chiens! j'adopte tout.

GILBERT.

Et qu'est-ce que nous vendrons?

LE COMTE, se levant et passant n° 3.

Diable! tenez! vous devriez me renvoyer. Je ne suis pas un homme d'affaires! Je fais du sentiment! Je m'emballe! j'oublie que tout ce que nous possédions, tout appartient à mes créanciers.

LORIOL.

Pas tout, monsieur le comte, et c'est là ce qui me reste à vous dire. (Loriol va à la table à gauche.) L'état que voici porte Roquebrune, château et dépendances, à trois cent mille francs...

LE COMTE.

N'est-ce pas l'estimation qui en fut faite dans mon contrat de mariage?

LORIOL.

Oui, monsieur le comte, mais comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Depuis que Gilbert gère ses propriétés... avec quel dévouement, servi par quelle intelligence, vous l'avez vu! Roquebrune a acquis une plus-value considérable!

LE COMTE.

Cela doit être, en effet!

LORIOL.

Des taillis, des landes ont été défrichés ; des marais, les Etangs justement, assainis et cultivés ; et telle métairie, cotée alors vingt mille francs, en vaut cinquante mille aujourd'hui!

LE COMTE.

De sorte que ?...

LORIOL.

De sorte que vous avez le choix : ou vendre le château et ses dépendances immédiates, et conserver un petit groupe de fermes du meilleur rapport, qui représenteraient environ douze mille livres de rentes...

GILBERT.

Ou conserver le château...

LORIOL.

... Les parcelles qui y attienneut, et vivre strictement sur le fonds.

LE COMTE.

Vendons le château!

GILBERT *.

Vendons les fermes, mon père!

LE COMTE.

Mais c'est la ruine!

GILBERT.

La pauvreté seulement! on se serrera le ventre, soit! mais du moins conservera-t-on ce château patrimonial... ce vieux château plein du souvenir des nôtres...

LE COMTE.

Ah! Gilbert! je suis un misérable égoïste! Pardonne-moi! C'est la tête qui est légère! le cœur se repent, après... trop tard!... Et tu as toujours raison!... Et quand je devrais te remercier... te bénir, toi dont le travail aura racheté le plus précieux de mon patrimoine! Toi, mon fils, à qui je devrai de conserver cette chère demeure où je suis né, où, grâce à toi, je pourrai mourir...

GILBERT.

Mon père!

LE COMTE.

Rassure-toi! le plus tard possible **. — Non, vois-tu ta mère quittant Roquebrune? Roquebrune vendu à quelque manant enrichi! Ta mère, quittant sa vieille grande chambre,

* Loriol, Gilbert, le comte.

** Loriol, le comte, Gilbert.

où elle vous a aimés, bercés, élevés, la chère femme! — et son oratoire, où elle a dû tant de fois demander à Dieu qu'il me ramenât! Et l'orangerie avec ses fleurs! Et tout ce qui depuis trente ans, l'entoure, l'occupe, lui sourit! Non, vois-tu cela, et comprends-tu que j'aie songé un seul moment *!... Vendons les fermes, Loriol! vendons les Etangs! vendons les chiens! les fusils! les chevaux! d'Artagnan!... tout! tout!... et quand je m'ennuierai à la campagne, je tâcherai de me souvenir qu'il eût fallu vendre Roquebrune, si Gilbert s'était ennuyé à la campagne, lui!

GILBERT.

Merci! mon père, merci!

LE COMTE, retombant assis près de la table.

Ah! bien! Il n'y a pas de quoi! n'est-ce pas, Loriol?

LORIOL.

Dame!... monsieur le vicomte a lieu d'être charmé de trouver son père si raisonnable.

LE COMTE.

... Après qu'il l'a été si peu! bien, Loriol, vous avez toujours le petit mot pour rire, vous!

SCÈNE X

LES MÊMES, VALENTIN **.

VALENTIN, annonçant.

Monsieur le comte, madame Pontalier...

LE COMTE.

Faites entrer!

GILBERT.

Ciel! Marcelle ici!...

LE COMTE, courant à lui.

Ah! mort de ma vie, il l'aime comme un fou!

LORIOL.

N'est-ce qu'à cette heure que vous le voyez?

LE COMTE.

Mon enfant! (A Loriol.) Croyez-vous que je sois assez puni, Loriol?

LORIOL.

Maintenant, oui!...

* Il passe n° 2.

** Loriol, le comte, Gilbert.

LE COMTE, voulant l'entraîner.

Eloigne-toi du moins! la revoir te serait un supplice...

GILBERT.

Qui n'est pas au-dessus de mes forces. — La revoir, mais il le faut! mais je le veux, et avant que ma mère... de grâce, mon père, laissez-moi! laissez-nous!

LORIOL.

Il a raison... venez!

LE COMTE sortant avec Loriol, sur le seuil de la porte.

Gilbert, pourras-tu me pardonner?

GILBERT, lui serrant la main.

C'est fait, et du meilleur de mon cœur.

SCÈNE XI

GILBERT, puis MARCELLE.

GILBERT.

Marcelle ici! malgré ma prière!

Marcelle entre introduite par Valentin qui se retire *.

MARCELLE.

Gilbert!

GILBERT.

Vous, madame, vous n'avez pas eu pitié donc?.. Je vous avais suppliée de ne pas venir à Roquebrune... Qu'y venez vous faire?

MARCELLE.

Rapporter à madame votre mère la réponse qu'elle attend.

GILBERT.

Cette réponse, c'est non?

MARCELLE, souriant.

Puisque me voilà, Gilbert, cette réponse c'est oui.

GILBERT.

Vous consentez?.. Ah! misère!... Eh bien! vrai, c'eût été charité de ne pas me le dire.

MARCELLE.

Pourquoi?

GILBERT.

Et ne me comprenez-vous pas? Je pensais que Loriol vous avait appris notre ruine.

MARCELLE.

Vous ne vous trompiez pas!....

* Gilbert, Marcelle.

GILBERT.

Vous savez que les dettes de mon père ont englouti sa fortune et la nôtre?

MARCELLE.

Je le sais.

GILBERT.

Et malgré cette révélation?...

MARCELLE.

A cause de cette révélation peut-être! J'avais conçu de vous une grande estime déjà; cette estime s'est accrue de vous voir supporter le malheur avec une énergie qui m'a touchée!

GILBERT.

Eh bien, madame, c'est précisément cette estime, dont je ne veux pas démériter, qui m'imposerait le devoir...

MARCELLE.

De refuser ma main?

GILBERT.

Je ne refuserais pas votre main, mais votre fortune! la fortune de monsieur Pontalier!

MARCELLE.

Et si je demandais à votre affection le sacrifice de votre orgueil? Si mon bonheur, comme le vôtre, dépendait de ce sacrifice?...

GILBERT.

Votre bonheur? — Ah, ventre de cerf! il ne me manquait que cette douleur là! la dernière! — Mais non! la compassion vous égare! Vous m'avez vu malheureux, et la pitié vous a saisie! Vous avez senti une douleur poignante à consoler, et ce rôle de consolatrice vous a séduite!...

MARCELLE.

Et quand cela serait?... Quand il y aurait à faire leur part à ces événements que vous voulez rendre seuls responsables de ce qui arrive?... Que m'importe, et que vous importe à vous? Il est une chose à quoi je ne puis me méprendre : les sentiments que vous m'inspirez... Gilbert, je vous aime,.. et je vous conjure de me vouloir pour femme!...

GILBERT.

Ah! ce que vous me demandez-là, Marcelle! mais c'est l'espérance que j'ai si timidement caressée! c'est le rêve entrevu de ma vie! c'est le bonheur que j'osais à peine concevoir! car je vous aime, moi!... Je vous aime de toute la flamme de mes trente ans! de toute la violence d'un cœur qui s'ouvre au premier amour... Je vous aime parce que, si belle que vous soyez, vous êtes meilleure encore; parce que vous avez daigné jeter les yeux sur moi, humble et indigne,

et que vous m'avez aimé! — Eh bien! cet obstacle qui nous sépare, cet obstacle contre lequel je ne puis que me briser le front, vous pouvez, vous, le renverser d'un souffle!... dites un mot!... et il n'y aura plus entre nous que votre amour et mon adoration!...

MARCELLE.

Parlez! Gilbert!.. Que faut-il faire?

GILBERT.

Renoncer à cet héritage qu'on vous dispute, répudier ce testament qui vous fait riche! et quand, pauvre comme moi, vous me tendrez cette petite main blanche que je refusais tout à l'heure... Ah!. vive Dieu! vous verrez si je la repousse!

MARCELLE.

Prenez-la donc tout de suite!. car ce que vous me demandez là.... je l'ai fait!

GILBERT.

Marcelle!

MARCELLE.

Je l'ai fait... avec transport! connaissant votre indomptable fierté!... heureuse d'avoir un sacrifice à lui faire!... j'ai écrit à madame de Labarre les projets de mon cœur, je lui ai dit à quelles conditions je renonçais à l'héritage qui nous sépare, et je suis venue près de vous attendre sa réponse, que je l'ai priée d'adresser à Roquebrune!..

GILBERT.

Oh! comment m'acquitter jamais?

MARCELLE.

En m'aimant comme vous dites que vous m'aimez.

GILBERT.

Marcelle!....

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE COMTE, LORIOL, BLANCHE, LA COMTESSE, entrant du fond.

LE COMTE, entrant une lettre à la main.

Ah! madame, un exprès m'apporte à franc étrier une lettre de madame de Labarre, et j'avais hâte de la communiquer à mon fils...

GILBERT.

Elle accepte?...

LE COMTE.

Elle accepte! — Madame, vous avez ramené le bonheur sous

un toit d'où ma folie semblait l'avoir exilé... je vous remercie.

GILBERT.

Elle accepte!...

LE COMTE.

A une condition cependant, qui intéresse Blanchette.

BLANCHE.

Moi?

LE COMTE.

Toi. Ecoute le paragraphe qui te concerne (Lisant.) « J'ai » l'honneur de vous demander pour mon fils Tristan la main » de mademoiselle Blanche, votre fille, et ne veux d'autre dot » à cette chère enfant que la fortune de mon frère, à laquelle » madame Pontalier renonce si noblement en faveur de ce » mariage. »

BLANCHE.

Très-bien! je sais ce qui me reste à faire!

LE COMTE.

Vous, mademoiselle Blanche!

BLANCHE.

Moi, mon père! j'ai le génie des conceptions rapides! me voilà le Crésus de la famille... ceci est l'ultimatum...

LE COMTE **.

... De Crésus! — Nous t'écoutons!

BLANCHE.

Et je vous réponds de Tristan!... je le mène! — Article premier, quand on nous aura mariés tous les quatre, et tout de suite! on rachètera Roquebrune, et tout ce qui s'ensuit!... et comme il y a de la place, on y vivra tous en une seule famille, comme dans l'arche de Noé!

LA COMTESSE.

Adopté!

BLANCHE.

Article 2. — Gilbert gèrera les propriétés avec le concours de notre père, qui ne nous quittera plus!

LE COMTE.

Adopté!...

BLANCHE.

Article 3.— On se donnera mutuellement le bon exemple, et chaque année, à l'anniversaire de nos mariages, monsieur Loriol, en sa qualité de vieux garçon, viendra couronner le mari qui aura le moins tourmenté sa femme!

* Gilbert, Marcelle, Blanche, le comte, la comtesse, Loriol.

LORIOL.

Adopté ! et article 4...

LA COMTESSE.

On vivra longtemps, comme dans les contes...

LORIOL.

Et on aura beaucoup d'enfants !

LE COMTE.

... Qu'on élèvera à la campagne, Loriol ! car enfin, voilà tout réparé, n'est-ce pas?

LORIOL.

A peu près, monsieur le comte...

LE COMTE.

Eh bien, je vous demande un peu où nous en serions, si je n'avais eu la sagesse... (Loriol le regarde.) de faire élever mon fils à la campagne.

76242

FIN

N.° d' invent. ~~1082~~

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC